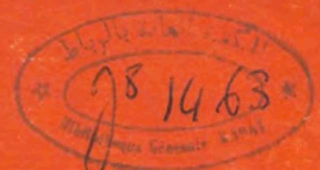
• driss chraïbi
• poètes algériens





5



revue littéraire culturelle maghrébine • 2,50 DH

souffles revue maghrébine littéraire culturelle trimestrielle

directeur abdellatif laâbi

siège social 4, avenue pasteur - rabat - maroc - ccp 989.79 - tél. 235-92

Comité d'action : F. Belkahia ; A. Bouanani ; M. Chebaa ; B. Jakobiak ; M. Melehi ; E.M. Nissaboury ; A. Mansouri ; M. Alloula (Algérie).

couverture

mohammed melehi

peintures

mohammed hamidi

sommaire

numéro 5 2e année, premier trimestre 1967

driss chraïbi
et
nous

FICHE

Nom : CHRAIBI
Prénom : Driss
Date et lieu de naissance : 15 juillet 1926 à El Jadida
Situation familiale : Marié, 5 enfants
Adresse : Aubervilliers
Date de sortie du Maroc : 21 septembre 1945.
Etudes : Secondaires - chimie neuro-psychiatrie
Professions précédemment exercées : Ingénieur-chimiste (2 mois), puis journaliste, photographe ambulant, veilleur de nuit, débardeur, manœuvre, assureur, etc... professeur d'arabe
Profession actuelle : Ecrivain et producteur à l'O.R.T.F.
Ouvrages publiés, années et genres, maisons d'édition :

Romans :

1954 Le passé simple
1955 Les boucs
1956 L'âne
1960 De tous les horizons — *Editions Denoël - Paris*
1961 La foule
1962 Succession ouverte
1967 Un ami viendra vous voir

Et 3 pièces de théâtre créées à l'O.R.T.F. : « Le roi du monde », « La greffe » et « Les quatre malles ».

Articles principaux publiés dans des revues :

« Confluent » (Maroc)
« Figaro »
« Atlantic Monthley » (Boston - U.S.A.)
« Encyclopoedia Yearbook » (New York)
« Dokumente » (Allemagne)
« Demain » (Paris)

Moyenne de tirage des œuvres : de 8.000 à 25.000 exemplaires
Traduction des ouvrages : Yougoslavie - Allemagne
Œuvres à paraître : « Le calme qui suit la tempête », roman (Denoël)
Œuvres en préparation : « Naissance », « C'était un jeudi », « Une journée dans le monde », romans (Denoël)

1/ Driss Chraïbi, vous avez quitté le Maroc en pleine guerre et période coloniale. Quelles étaient à ce moment là, d'une manière générale, vos préoccupations ? Quelle était votre attitude vis-à-vis des problèmes socio-culturels et politiques de votre pays ?

— Mes préoccupations à l'époque n'étaient pas totalement conscientes. J'étais un adolescent qui ne connaissais que deux mondes restreints : celui de la maison (pas de fréquentations, commandait le père) — et le monde du lycée. Mais voici : j'ai toujours été animé par quatre passions : le besoin d'amour, la soif de la connaissance lucide et directe, la passion de la liberté, pour moi-même et pour les autres ; et enfin la participation à la souffrance d'autrui. J'étais un fils de bourgeois, j'étais l'un des rares privilégiés qui pouvaient accéder aux études secondaires. Vous vous rappelez cette époque ? passons... Quand je rentrais du lycée, je voyais des gens assis, des gosses abandonnés à eux-mêmes, des gens qui attendaient on ne sait quoi... Moi, j'étais comme un petit singe, habillé à l'européenne, avec plein de mots et de phrases dans la tête. C'est de cette époque que date ma révolte. Elle a été souterraine pendant des années. Je me disais : « Qu'avons-nous fait, nous marocains et arabes, pour avoir donné prise à la colonisation ? » Oui, je me disais : « Les ouvriers qu'employait mon père sur ses terres, ils bouffent un bout de pain. » Et j'entendais mes frères dire : « Y en a marre, toujours les tagines. » La révolte qui couvait en moi était dirigée contre tout : contre le Protectorat, contre l'injustice sociale, contre notre immobilisme politique, culturel, social. Et puis, il y avait autre chose : ma mère. Rendez-vous compte : je lisais du Lamartine, du Hugo, du Musset. La femme, dans les livres, dans l'autre monde, celui des Européens, était chantée, admirée, sublimée. Je rentrais chez moi et j'avais sous les yeux et dans ma sensibilité une autre femme, ma mère, qui pleurait jour et nuit, tant mon père lui faisait la vie dure. Je vous certifie que pendant 33 ans, elle n'est jamais sortie de chez elle. Je vous certifie qu'un enfant, moi, était son seul confident, son seul soutien. Mais que pouvais-je donc pour elle ? Il y avait la loi, il y avait la tradition, il y avait la religion. A genoux, mes frères. Ce sont des choses qui marquent, à tout jamais. J'ai tellement été marqué affectivement dès l'enfance qu'à dix-neuf ans je ne savais rien de la vie. Pas même qu'il pût y avoir une différence entre un homme et une femme. Voilà, monsieur Laâbi. Je suis parti pour partir, pour m'épanouir en dehors d'un monde fermé et sclérosé. S'il n'y avait eu *que* le Protectorat et le colonialisme, tout eût été simple. C'est du coup que mon passé, notre passé, eût été simple. Non, monsieur Sartre, l'enfer ce n'est pas les autres. Il est aussi en nous-mêmes. J'ai dit ce qu'il fallait dire sur ce passé, atrocement, et je ne regrette rien. Mais peut-être aurais-je dû n'attaquer que les autres. Et hurler avec les loups, n'est-ce pas ?

2/ Il a fallu, depuis votre départ, attendre plusieurs années pour que vous publiiez votre premier roman : « Le passé simple ». *Pourquoi ce cri de révolte, qui semble être un témoignage et une dénonciation de visu, a-t-il été si longtemps contenu ?*

— « *Le passé simple* » a été achevé en 1953. Il m'a fallu dix ans pour arriver au bout de ma révolte. Moi, je vais jusqu'au bout. Je n'accepte aucun compromis. Rappelez-vous la fin de ce livre : je partais en Europe à la recherche d'idées neuves, de révolution, de bombes ... de quelque chose, n'importe quoi, qui puisse nous faire bouger. Dans les années 30 et 40, qui bougeait au Maroc ? hein ? à part quelques hommes conscients de l'idée de la Nation ? Les grands bourgeois ne faisaient rien. Le peuple se contentait de son sort. J'ai longtemps contenu ma révolte, n'importe quel médecin vous dira qu'il y a des individus qui ont des réactions lentes. J'en suis. Et puis, en 10 ans, j'avais amassé une somme d'expériences et de vie.

3/ On vous a attaqué au lendemain de l'indépendance, pour les dénonciations et les choix que vous aviez faits dans ce premier livre. La chronologie de vos réactions nous paraît maintenant avec le recul être quelque peu ambiguë. On a notamment dit à un certain moment que vous aviez désavoué votre roman. Quoi qu'il en soit, le problème du « Passé Simple » *mériterait, je crois, d'être définitivement et clairement élucidé.*

— Voici ce qui s'est passé pour les attaques. Un éditeur mange, gagne de l'argent. Il a fait paraître mon roman en pleine crise marocaine. Du coup, c'est la presse de droite qui s'en est emparée. La presse de droite française — et la presse de droite au Maroc, dirigée par des Marocains. Dois-je vous citer quelques noms ? J'ai connu un mendiant qui du jour au lendemain faisait l'aumône... Dois-je être plus précis dans mon allusion ? Oui, j'ai eu un moment de faiblesse, je l'avoue, quand j'ai renié « Le passé simple ». Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'on pût prétendre que je faisais le jeu des colonialistes. J'aurais dû tenir bon, avoir plus de courage. Mais je vous le demande : en 1967, est-ce que les problèmes posés par ce livre n'existent pas encore ? Rappelez-vous ce paysan sénégalais qui est allé dire au Président Senghor : « Dites, monsieur le Président, quand est-ce qu'elle se termine, l'indépendance ? »

4/ Il est devenu classique, en abordant « Les boucs », *votre second livre, de parler de la condition des travailleurs nord-africains en France, de leur atroce déracinement et du racisme dont ils sont souvent l'objet. N'y a-t-il que cela ?*

Il me semble, quant à moi, que ce livre, ne serait-ce que par son écriture si perturbée, a exprimé aussi un drame plus vaste, celui de votre génération, son exil. Qu'en pensez-vous ?

— J'étais ingénieur-chimiste quand j'ai écrit « *Les boucs* ». J'aurais pu me contenter de mon diplôme, gagner largement ma vie. D'un seul coup, j'ai tourné le dos à la chimie. Et, moi, fils de bourgeois, je suis descendu vers les travailleurs nord-africains. Avez-vous connu Nanterre des années 50 ? Avec eux, j'ai vécu. Non en témoin, mais l'un d'eux. Il fallait le faire. Il fallait jeûner, un Ramadan éternel...

Pourquoi j'ai fait cela ? Eh bien, je vais vous dire : en 10 ou 11 ans de vie en France, j'avais *vu. Constaté.* Nos âmes saignaient dans le pays de l'égalité, de la liberté, de la fraternité. Je vais plus loin : j'habite à Aubervilliers. Connaissez-vous Aubervilliers, la rue de la Nouvelle-France ? « Les boucs » sont toujours là, en 1967.

5/ Dans « L'âne », *vous restez encore attaché à une zone humaine et sociale déterminée, aire qui s'élargit cette fois-ci au monde arabo-musulman. De quelles données et situations de ce monde êtes-vous parti pour concevoir ce livre ? A ce propos, avez-vous ce que l'on pourrait appeler une « pensée politique » ?*

— Pour « *L'âne* », j'avais rêvé. Pendant des années. Peut-être ai-je pris mes désirs pour des réalités. J'avais tort. Je voyais l'ensemble du monde arabe et africain acquérir son indépendance. J'applaudissais à tout rompre. Des pieds et des mains. Je me disais, j'en étais si sûr : « Enfin, ce monde qui a souffert dans sa peau va apporter à l'Occident la vraie démocratie, des valeurs spirituelles qui lui manquent, la tolérance religieuse et raciale ». Et puis, les indépendances ont eu lieu. J'affirme que, pour la plupart, elles ne sont que nominales. Dans « *L'âne* », je prévoyais cela, les luttes fratricides, l'impossibilité de constituer un bloc monolithique, la non-promotion sociale ici ou ailleurs, les régimes militaires, et cette espèce de socialisme de flics. Mais allons au fond et considérons ce qui nous occupe, à savoir la littérature — et l'art en général. La littérature, en cette époque de grandes options, doit elle aussi opter. Elle peut soit se faire l'instrument de l'infime minorité qui joue pour le plus grand nombre le rôle du Destin, en exigeant une foi avant tout aveugle, soit se mettre du côté du grand nombre et lui confier son destin. Elle peut livrer les hommes à l'ivresse, à l'illusion et au miracle. Elle peut accroître l'ignorance ou augmenter le savoir. Elle peut faire appel aux forces dont l'efficacité se révèle dans leur capacité de destruction, ou à celles qui s'avèrent constructives. Si j'ai une « pensée politique », c'est bien celle-là.

6/ Vous m'avez dit vous-même que « La foule ». *votre quatrième roman, a été une farce. Comment expliquer ce démarcage par rapport à vos œuvres précédentes ? On bien croyez-vous qu'il y ait continuité ?*

— Il y a continuité de mon œuvre dans « *La foule* ». C'est, si vous voulez, « *L'âne* » transposé dans le monde occidental. Et puis, au lieu d'être dramatisée, l'action est vue sous l'angle du grotesque. Il me faut, toujours, démystifier les statues et les héros. J'ai pris un chef d'Etat, je l'ai raccourci, 1 mètre 50 à peine. Je lui ai prêté des phrases textuelles de Qui Vous Savez. C'est en gros l'histoire d'un pauvre type à l'image d'une foule anonyme et sans grande ambition ; il devient chef d'Etat. Et quel chef d'Etat ... pensez à Popeye. Le voilà donc dans son palais présidentiel en train de donner à ses sujets des... recettes de cuisine. Moi, je dis qu'on ne rit jamais assez dans la vie. Il s'accroche au pouvoir, il est vissé sur son fauteuil, impossible de

le « démissionner ».. il a toute la foule pour lui, une foule qui se reconnaît en lui.

7/ Votre avant dernier livre « Succession ouverte » *me semble être un dernier téléscopage de la réalité marocaine, suite logique et tardive du* « Passé Simple ». *Ce livre où vous ouvrez une succession à toutes les apparences d'un testament littéraire en ce qui concerne le choix de cette réalité comme source de témoignage et de création. Est-ce vrai ?*

— Non, pas de testament, surtout littéraire. Je vais vous expliquer : il m'a fallu 11 ans et 6 livres pour jeter un pont entre mon passé et ce que je suis actuellement. L'image du père a été acceptée, l'image du passé (il y aura fallu du temps), le passé a été démystifié, débarrassé de sa gangue, des idées reçues. Je l'ai enfin assumé. Et j'en suis plus paisible. Mais il m'a fallu livrer un long combat pour savoir qui je suis et ce que je suis et vivre en fonction de ce que je suis. Maintenant, j'ai d'autres sujets de préoccupation. Ma vie s'est divisée en deux périodes : 19 ans vécus au Maroc — 22 ans en Europe. Et il me semble que dans cette dernière tranche j'ai amassé pas mal d'expériences, dont il faut que je parle. Où est la défection, hein ? Plus tard, je reviendrai à la réalité marocaine et arabe. Notamment dans des livres de souvenirs. Mon horizon s'est ouvert, je ne peux pas le refermer.

8/ En tout cas, « Un ami viendra vous voir », *roman que vous venez de publier, s'enracine sciemment dans les problèmes de la société dans laquelle vous vivez à l'heure actuelle.*

Vous avez parlé, à propos de ce livre, de préoccupations et de thèmes universels. Mais peut-on parler d'universalité lorsque les conditions que vous y circonscrivez semblent être spécifiques d'une forme de civilisation et d'une civilisation aux prises avec le despotisme des produits de consommation, avec une technique et mécanisation de plus en plus aliénantes, résultantes caractéristiques d'un long processus d'évolution qui ne concerne encore qu'elle pour l'instant.

Qui verrait dans le drame du bonheur, de l'amour et de la communication que vit l'héroïne de votre livre un quelconque écho de la condition de la femme marocaine, irakienne ou idienne par exemple ?

L'universalité risque à ce moment là de n'être que l'universalisme envahissant d'une condition humaine restreinte.

Comment donc situer votre livre ?

— Comment donc, vous restreignez « *Un ami viendra vous voir* ». Libre à vous. Après tout, quand un livre est imprimé, je ne m'en occupe plus. Mais j'ai trop d'estime pour vous et votre revue pour laisser passer cette occasion de dialogue. Oui, la civilisation de consommation est spécifique à un Occident et à une Amérique à la recherche de leurs valeurs profondes. Mais nous tous du Tiers-Monde, ne nous dirigeons-nous pas allègrement vers cette forme de société-là ? Dans ce livre, j'ai donné l'exemple extrême d'une femme qui a toutes les conditions du bonheur et qui ressent un malaise profond. Mais dites-moi : la femme, où qu'elle soit, n'est-elle pas le dernier colonisé de la terre ? Surtout chez nous ? Y a-t-il un vrai dialogue entre un homme et sa femme ? La femme n'a-t-elle pas toujours été considérée comme une fonction ? Se réalise-t-elle autrement que dans une ou plu-

sieurs expériences amoureuses ? Et c'est cela qui est absurde, contre nature. Parce que l'homme oublie trop souvent que sa compagne est autre chose : et d'abord un *être humain*. Elle est la source même de la vie. Et on la compartimente dans son rôle de ménagère, d'épouse, de mère et de repos du guerrier. Autre chose, ami Laâbi : c'est surtout le tabou sexuel que j'ai dénoncé dans ce livre. J'affirme que la plupart des femmes dans le monde — une sur deux, disent les spécialistes — manquent d'amour parce que leur éducatiion, leurs parents et cette pseudo-liberté que l'homme leur octroie les nouent dès le départ. Je pourrais vous disséquer un cas clinique. Oh oui, l'homme ne sait pas aimer, même physiquement, et j'ai assez visité en blouse blanche des cliniques psychiâtriques pour vous affirmer cela. Là, j'ai vu — cliniquement vu — une humanité marécageuse. N'est-ce pas « *Souffles* » qui disait récemment (je cite de mémoire) : « Nous vivons encore une ère pré-humaine » ?

9/ Vous avez été jusqu'à maintenant l'écrivain marocain d'abord, et ensuite peut-être l'écrivain nord-africain le plus attaqué, le plus controversé. Votre œuvre a donné lieu à des polémiques qui ne vous ont pas laissé indifférent. Elles portent presque toutes sur les points importants suivants :

— dénonciations et choix contenus dans le « Passé Simple » *comme nous l'avons dit précédemment.*

—Problème de la langue d'expression.

— Problème de l'exil.

Pensez-vous avoir déjà répondu à tous ces problèmes posés ?

Compte tenu des objections et des méprises qui ne cessent de se manifester, pourriez-vous redéfinir encore point par point vos positions ?

— Oui, j'ai été très attaqué. La plupart du temps, je n'ai pas répondu. Je ne sais pas répondre aux insultes. Mais je me réjouis d'avoir troublé les consciences. Et vous, dans votre revue, ne faites-vous pas la même chose, ou à peu près ? Alors ? Quant au problème de la langue et du bilinguisme, je vous renvoie à votre étude du numéro 4 de « *Souffles* ». Excellent.

10/ Pensez-vous que la littérature nord-africaine d'expression française ait été dans une fausse situation par rapport à la littérature française ? Quelle place pourrait occuper cette littérature au sein de la littérature arabe ?

— Je n'en sais rien. Je parle en mon nom, et non au nom de mes confrères.

11/ Depuis le déclenchement des mouvements nationalistes en Afrique, un mouvement de pensée et de remise en question a ébranlé le Continent et aussi le Maghreb. Ce mouvement qui s'est effectué conjointement à la lutte politique visait la décolonisation culturelle, la refonte des anciennes structures ainsi que la reformulation du patrimoine et des réalités africaines propres, et ceci d'abord dans le contexte colonial, ensuite dans le contexte post-colonial. Comment vous êtes-vous situé et vous situez-vous par rapport à ce mouvement ?

— J'ai été une sorte de franc-tireur, difficile à classer dans une catégorie définie.

le « démissionner ».. il a toute la foule pour lui, une foule qui se reconnaît en lui.

7/ Votre avant dernier livre « Succession ouverte » *me semble être un dernier télescopage de la réalité marocaine, suite logique et tardive du* « Passé Simple ». *Ce livre où vous ouvrez une succession à toutes les apparences d'un testament littéraire en ce qui concerne le choix de cette réalité comme source de témoignage et de création. Est-ce vrai ?*

— Non, pas de testament, surtout littéraire. Je vais vous expliquer : il m'a fallu 11 ans et 6 livres pour jeter un pont entre mon passé et ce que je suis actuellement. L'image du père a été acceptée, l'image du passé (il y aura fallu du temps), le passé a été démystifié, débarrassé de sa gangue, des idées reçues. Je l'ai enfin assumé. Et j'en suis plus paisible. Mais il m'a fallu livrer un long combat pour savoir qui je suis et ce que je suis et vivre en fonction de ce que je suis. Maintenant, j'ai d'autres sujets de préoccupation. Ma vie s'est divisée en deux périodes : 19 ans vécus au Maroc — 22 ans en Europe. Et il me semble que dans cette dernière tranche j'ai amassé pas mal d'expériences, dont il faut que je parle. Où est la défection, hein ? Plus tard, je reviendrai à la réalité marocaine et arabe. Notamment dans des livres de souvenirs. Mon horizon s'est ouvert, je ne peux pas le refermer.

8/ En tout cas, « Un ami viendra vous voir », *roman que vous venez de publier, s'enracine sciemment dans les problèmes de la société dans laquelle vous vivez à l'heure actuelle.*

Vous avez parlé, à propos de ce livre, de préoccupations et de thèmes universels. Mais peut-on parler d'universalité lorsque les conditions que vous y circonscrivez semblent être spécifiques d'une forme de civilisation et d'une civilisation aux prises avec le despotisme des produits de consommation, avec une technique et mécanisation de plus en plus aliénantes, résultantes caractéristiques d'un long processus d'évolution qui ne concerne encore qu'elle pour l'instant.

Qui verrait dans le drame du bonheur, de l'amour et de la communication que vit l'héroïne de votre livre un quelconque écho de la condition de la femme marocaine, irakienne ou idienne par exemple ?

L'universalité risque à ce moment là de n'être que l'universalisme envahissant d'une condition humaine restreinte.

Comment donc situer votre livre ?

— Comment donc, vous restreignez « *Un ami viendra vous voir* ». Libre à vous. Après tout, quand un livre est imprimé, je ne m'en occupe plus. Mais j'ai trop d'estime pour vous et votre revue pour laisser passer cette occasion de dialogue. Oui, la civilisation de consommation est spécifique à un Occident et à une Amérique à la recherche de leurs valeurs profondes. Mais nous tous du Tiers-Monde, ne nous dirigeons-nous pas allègrement vers cette forme de société-là ? Dans ce livre, j'ai donné l'exemple extrême d'une femme qui a toutes les conditions du bonheur et qui ressent un malaise profond. Mais dites-moi : la femme, où qu'elle soit, n'est-elle pas le dernier colonisé de la terre ? Surtout chez nous ? Y a-t-il un vrai dialogue entre un homme et sa femme ? La femme n'a-t-elle pas toujours été considérée comme une fonction ? Se réalise-t-elle autrement que dans une ou plu-

sieurs expériences amoureuses ? Et c'est cela qui est absurde, contre nature. Parce que l'homme oublie trop souvent que sa compagne est autre chose : et d'abord un *être humain*. Elle est la source même de la vie. Et on la compartimente dans son rôle de ménagère, d'épouse, de mère et de repos du guerrier. Autre chose, ami Laâbi : c'est surtout le tabou sexuel que j'ai dénoncé dans ce livre. J'affirme que la plupart des femmes dans le monde — une sur deux, disent les spécialistes — manquent d'amour parce que leur éducatiion, leurs parents et cette pseudo-liberté que l'homme leur octroie les nouent dès le départ. Je pourrais vous disséquer un cas clinique. Oh oui, l'homme ne sait pas aimer, même physiquement, et j'ai assez visité en blouse blanche des cliniques psychiâtriques pour vous affirmer cela. Là, j'ai vu — cliniquement vu — une humanité marécageuse. N'est-ce pas « *Souffles* » qui disait récemment (je cite de mémoire) : « Nous vivons encore une ère pré-humaine » ?

9/ Vous avez été jusqu'à maintenant l'écrivain marocain d'abord, et ensuite peut-être l'écrivain nord-africain le plus attaqué, le plus controversé. Votre œuvre a donné lieu à des polémiques qui ne vous ont pas laissé indifférent. Elles portent presque toutes sur les points importants suivants :

— dénonciations et choix contenus dans le « Passé Simple » *comme nous l'avons dit précédemment.*

—Problème de la langue d'expression.

— Problème de l'exil.

Pensez-vous avoir déjà répondu à tous ces problèmes posés ?

Compte tenu des objections et des méprises qui ne cessent de se manifester, pourriez-vous redéfinir encore point par point vos positions ?

— Oui, j'ai été très attaqué. La plupart du temps, je n'ai pas répondu. Je ne sais pas répondre aux insultes. Mais je me réjouis d'avoir troublé les consciences. Et vous, dans votre revue, ne faites-vous pas la même chose, ou à peu près ? Alors ? Quant au problème de la langue et du bilinguisme, je vous renvoie à votre étude du numéro 4 de « *Souffles* ». Excellent.

10/ Pensez-vous que la littérature nord-africaine d'expression française ait été dans une fausse situation par rapport à la littérature française ? Quelle place pourrait occuper cette littérature au sein de la littérature arabe ?

— Je n'en sais rien. Je parle en mon nom, et non au nom de mes confrères.

11/ Depuis le déclenchement des mouvements nationalistes en Afrique, un mouvement de pensée et de remise en question a ébranlé le Continent et aussi le Maghreb. Ce mouvement qui s'est effectué conjointement à la lutte politique visait la décolonisation culturelle, la refonte des anciennes structures ainsi que la reformulation du patrimoine et des réalités africaines propres, et ceci d'abord dans le contexte colonial, ensuite dans le contexte post-colonial. Comment vous êtes-vous situé et vous situez-vous par rapport à ce mouvement ?

— J'ai été une sorte de franc-tireur, difficile à classer dans une catégorie définie.

12/ Comment voyez-vous l'avenir de la littérature au Maghreb ? Qu'attendez-vous des jeunes écrivains de la nouvelle génération ?

— Un combat d'idées, de faits, d'urgences — et non de mots ou de forme. Je suis sûr que les écrivains de la nouvelle génération prendront la relève et diront davantage — et mieux — que la vieille vague. Mais leurs écrits seront d'abord à usage interne, avec des maisons d'éditions nationales. J'espère qu'ils remettront n'importe quelle autorité en question. L'indépendance a été acquise, les années se sont écoulées depuis lors, et les nouveaux écrivains devront reconstruire. Mais la littérature de demain ne sera pas au seul usage d'une élite. Elle devra être totale. En attendant, depuis Paris, je suis prêt à aider n'importe quel écrivain marocain.

questionnaire établi par a. laâbi

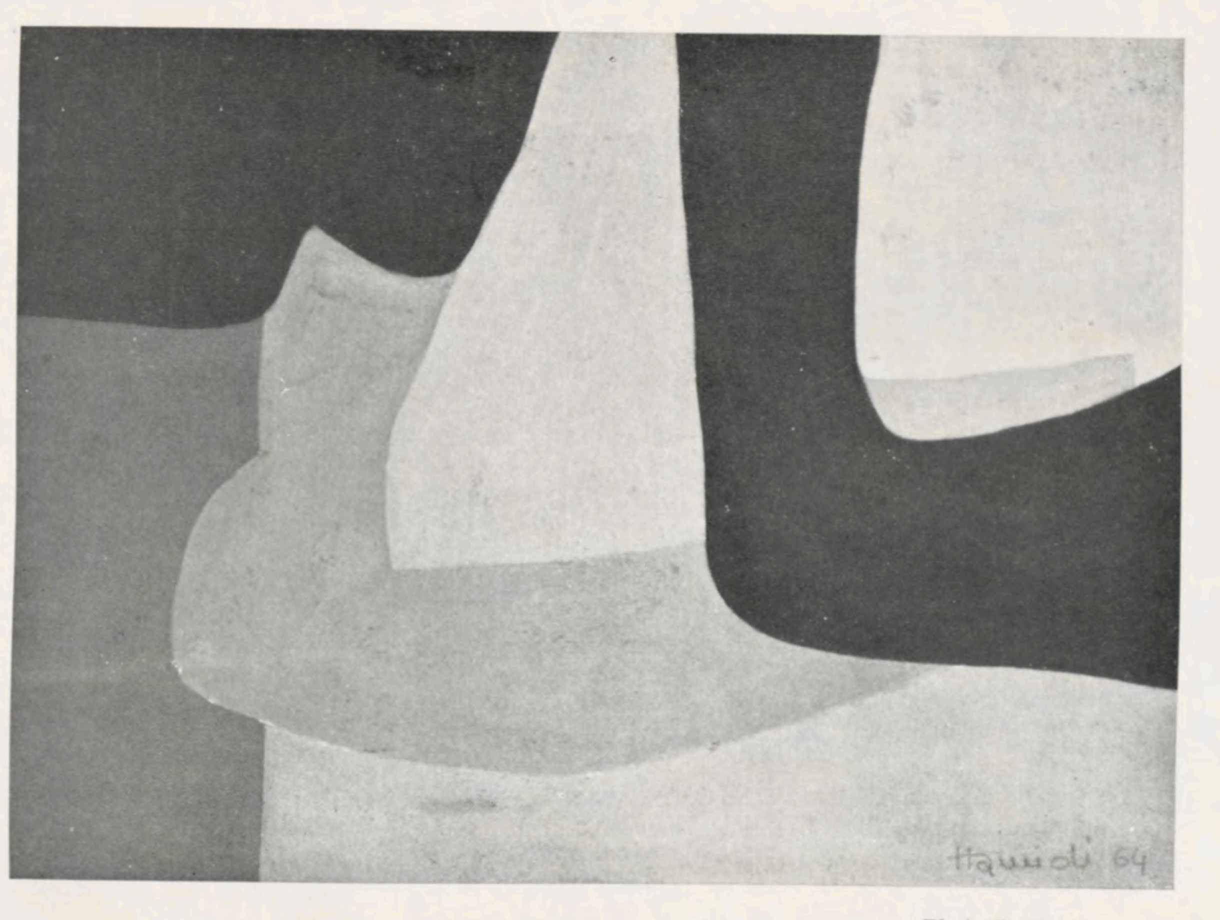


Photo R. Huber

celui par qui le scandale arrive

par mostafa dziri

Le numéro 21 de la revue **Confluent** contenait un article de Driss Chraïbi « Le sens d'un combat », dédié, en témoignage d'admiration à « l'homme qui prêche dans le désert depuis un quart de siècle et qui se nomme François Bonjean ».

Cet article était annoncé par **Confluent** comme extrait d'un roman à paraître : « **Succession ouverte** ». « **Succession ouverte** » était donné comme la suite du « **Passé simple** », livre dont la parution, on s'en souvient, déclencha un véritable scandale, nourri de débats, de diatribes, d'accusations, de plaidoyer et enfin de mea culpa.

> *« Se révolter et s'avouer incapable à quelque angle que ce soit, d'utiliser cette révolte, ce doit s'appeler faire acte de pauvre type.*
>
> *— Je suis un pauvre type. Vous ne croyez pas ?*
>
> *— Nous ne croyons pas, dit le Seigneur. Car un pauvre type ne se paie pas uniquement de mots. Et tu t'es payé de mots. Et si tu es revenu, c'est que tu t'es encore payé de mots. Mais qu'à cela ne tienne : disons que tu es un pauvre type. »*
>
> Le Passé Simple

1954 — Le Passé Simple —

En 1954 paraissait chez Denoël (1) le Passé Simple.

Le héros, jeune marocain formé à l'école française, dénonce à cor et à cri la veulerie et la haine personnifiées par sa famille et son milieu.

Le père, appelé symboliquement « le Seigneur », est maître absolu chez lui. Ayant sur ses enfants le droit de vie et de mort, il n'hésitera pas à tuer le plus jeune de ses gosses (9 ans) pour lui avoir désobéi. Un être odieux trônant tyranniquement au milieu de la servilité de son entourage.

La mère est douce et fragile, mais combien faible et sans énergie. Mariée très jeune elle s'abîme dans les travaux ménagers et la fabrication de gosses. C'est à l'égard de sa seule mère, cette femme passive et soumise, que le héros semble avoir des sentiments filiaux. Les frères sont inconsistants, obscènes, effrayants. Cette famille, l'auteur la résume ainsi : « un cadavre, un ivrogne, deux loufoques, deux ombres et moi. Plus un maître, l'espoir d'un nouvel enfantement et cette main calleuse à force d'être servile ».

---

1 On verra plus loin que cette date a son importance pour celui qui veut comprendre le déroulement de ce qu'on a appelé *« l'affaire Chraïbi »*.

Au cours d'une dispute avec son père, il est chassé et maudit. Déçu par ses amis chez lesquels il croyait trouver la compréhension et l'amour, il choisit l'exil et s'embarque pour la France.

Voilà, grosso-modo, de quoi il s'agit dans ce livre, qui, dès sa parution, fit scandale.

Bien vite, une certaine presse s'empare de l'affaire. Longtemps, on ne parla que de gratuité, de littérature de commande, d'un parti-pris de ridiculiser et d'abâtardir les réalités marocaines. Et cela était compréhensible, car ce livre paraissait à une époque où tout le peuple était plongé dans la lutte de libération. Mohammed V était en exil et le Maroc avait besoin de toutes ses énergies pour lutter, pour retrouver sa personnalité, son épanouissement. On ne pouvait donc voir que d'un mauvais œil quiconque dénigrait nos traditions, notre milieu. On ne pouvait que l'accuser de « faire le jeu des colonialistes » [2]

On en était là lorsque, comme s'il voulait donner raison à ses détracteurs, Driss Chraïbi publia dans le journal (réactionnaire) « Demain » un article où il disait, entre autres, une phrase qui, à l'époque, fut à l'origine du scandale : « ...le colonialisme européen était nécessaire et salutaire au monde musulman. » C'est alors que « Démocratie » se fit la tribune du débat qui devait jeter le discrédit sur l'œuvre chraïbienne et faire de Driss Chraïbi ce paria que tout le monde insulte d'une façon expéditive en le traitant de renégat, de traître même.

Le premier article parut dans le numéro du 14 janvier 1957 et portait comme titre : « Driss Chraïbi, assassin de l'espérance ».

Voici un extrait de cet article : « ...Non content d'avoir d'un trait de plume insulté son père et sa mère, craché sur toutes les traditions nationales, y compris la religion dont il se réclame aujourd'hui, M. Chraïbi s'attaque maintenant au problème marocain. Au nom d'un Islam qu'il a bafoué, au nom d'un intérêt soudain pour une cause qui n'a jamais été la sienne... Ce judas de la pensée marocaine n'éprouve jamais le besoin de parler des valeurs de son peuple. Dénigreur passionné, il préfère s'accrocher aux valeurs des autres qui pourtant ne sont valables pour nous que dans la mesure où nous respectons et aimons les nôtres. »

En gros, on lui reprochait d'avoir, à l'aide de ses pensées « subversives » érigé ses imprécations en système et ses colères en slogans. Son attitude dénonciatrice de nombreuses valeurs traditionnelles paraissait pour le moins inopportune.

Driss Chraïbi répondit par une longue lettre qui est en fait un plaidoyer destiné à démontrer que le dénigrement, même systématique, n'est assurément pas la dominante de la pensée chraïbienne. Cette lettre, adressée au directeur du journal, fut publiée sous le titre : « Message pathétique de Driss Chraïbi : je renie **le Passé Simple**. » C'est tout le cheminement de son œuvre que décrit Driss Chraïbi : « Un jeune marocain, formé dans les lycées de l'ancien protectorat, juge durement la société d'où il est venu ; il tend à s'occidentaliser tout à fait et s'embarque pour la France (**Le Passé Simple**).

Seconde étape, ce « monde nouveau », cette civilisation européenne en laquelle il croyait, il s'aperçoit, à peine débarqué en France, qu'elle n'existe que dans les livres et dans son imagination tout au plus : en tout cas, avec ses propres frères de race et de foi, les Algériens de France, il assiste avec horreur à la décristallisation humaine. La société ne les accepte pas et les traite en parias (**Les boucs**).

Toisième étape : il assiste à l'indépendance de son pays et lui qui a fait l'expérience de l'Europe, il crie Haro. Il adjure son pays et le

---

[2] La bande de l'éditeur portait en sous-titre cette expression combien maladroite : « *un nœud de vipères en terre d'Islam* ».

monde musulman tout entier de ne pas s'engager dans la fausse civilisation européenne, faite de matière, de guerre, de haine et de lutte entre les classes. Il l'adjure aussi de savoir rechercher sa propre vocation... »

« ...Ces dernières semaines, à la radio, à la télévision, à chaque interview, j'ai catégoriquement déclaré que j'étais loin du **Passé simple**, que je le reniais... »

Et voilà, le mot était prononcé. Nous tous qui avions lu et relu ce livre, qui l'avions aimé, parce que nous nous reconnaissions dans ces pages, qui y retrouvions nos colères et nos angoisses, nous ne comprenions pas comment un écrivain pouvait rejeter du jour au lendemain une œuvre qu'il avait créée (3). Mais même renié et désavoué, **le Passé simple**, une dizaine d'années après sa publication, garde encore une grande actualité.

Bref, maintenant qu'il avait reconnu ses torts, fait son mea culpa, on lui expliqua gentiment ce qu'on lui reprochait : « Ce que j'ai condamné en vous, c'est votre action ou inaction politique. Objectivement vous avez rendu service à nos ennemis, à ceux qui avaient et ont encore pour but avoué de tuer en nous l'espérance. Objectivement vous avez continué dans cette voie en livrant vos méditations à des journaux qui ont défendu une cause anti-nationale... » (4).

Le coup d'éponge était bel et bien passé et la préface de « L'âne », troisième livre de Chraïbi, fut une confirmation éclatante de la « récupération » de notre romancier : « ...Le héros du **Passé simple** s'appelle Driss Ferdi. C'est **peut-être** moi (5)... Cet Islam en quoi il croyait... il le voyait... réduit au pharisaïsme... J'ai choisi de vivre en France... (mais) je continue à participer à ce monde de mon enfance et à cet Islam en lequel je crois de plus en plus. »

Voilà comment se terminait le procès où les affirmations gratuites faciles à avancer mais difficiles à démontrer furent monnaie courante. Jusqu'à Ahmed Sefrioui qui a eu son mot à dire. Un verdict impartial et qui ne fait pas de doute (sic) : « Driss Chraïbi n'a pas pu observer la vie marocaine qui est assurément toute poésie. Et quoi que l'on ait pu dire, **le Passé simple** n'est ni le Maroc, ni les Marocains, c'est Driss Chraïbi (6).

Tragiquement, malgré toute cette littérature, toute cette diatribe, Driss Chraïbi est encore de nos jours, et à la moindre occasion, traîné dans la boue. Martyr lui-même, traité à tout bout de champ de renégat et de paria, il consacra son second livre à un problème qui lui tenait spécialement à cœur. Mais avant de parler des « **Boucs** », nous laissons à la méditation du lecteur cette page extraite de « **Succession ouverte** », avant-dernier roman de Driss Chraïbi. Bien qu'écrit longtemps après le **Passé simple**, cette œuvre est considérée comme sa suite logique. Voici ce texte : « Il y avait longtemps, si longtemps que je m'étais révolté contre le Seigneur, à un âge où je ne savais rien de la vie. L'orgueil plongé dans la réalité d'un monde qui n'était pas le mien, auquel rien ne m'avait préparé sinon une littérature romanesque et un diplôme aidant, j'avais oublié l'objet même de cette révolte. D'un seul coup d'études secondaires, je m'étais employé jusqu'à présent, non pas à donner un sens à ma vie (c'eût été un luxe), mais simplement à vivre, à pouvoir subsister. Et quand les haines devenaient tenaces autour de moi comme les mouches à viande, quand le désespoir s'emparait de mon âme et me soufflait de rejoindre l'autre camp, le mien, le meilleur,

---

3 pour des raisons d'opportunité, devait-il déclarer plus tard.

4 « *Démocratie* », 11 février 1957.

5 C'est moi qui souligne.

6 « *Démocratie* », 25 février 1957.

celui où l'on se battait pour l'indépendance et la dignité de l'homme, toujours je m'étais rappelé mon père, les mains de mon père, l'œuvre de ses mains.»

1955 — Les Boucs —

Dans son pays, il s'appelait Mohamed Ibn Bachir Ibn Moussaddik Ould Abou Issa Ibn Abou El Mottalib Aït Ahmed Laaraïchi. En France toute cette fière accumulation de noms disparaît. Raus, voilà comment il se nomme à présent, une simple négation, une simple éjection.

C'est ce Raus qui emmène le narrateur, Yalann Waldik, chez les « Boucs »[7] passer l'hiver et assister à leur hallucinante misère ; Yalann découvre ce monde sordide où ils vivent parqués dans d'infâmes cages à lapins, dans lesquelles ils mangent, chôment, vivent. Un monde où l'humanité dépérit, où un peuple misérable et affamé lutte contre autant de plaies béantes : maladies (... la lèpre, le typhus, la peste : maladies familières à un arabe et à une accoutumance arabe ...[8]), misère, faim, chômage.

Yalann Waldik ne peut pas assister en spectateur impassible à cet univers concentrationnaire. Il prend fermement position pour le problème. Lui le cultivé, l'intellectuel, il éprouve un infini besoin de défendre ces parias, pour lesquels il veut « souffrir dans sa dignité d'homme, dans sa chair d'homme ». En se faisant le porte-parole de ses congénères, il n'obéit pas, comme l'ont dit certains, à un divertissement d'intellectuel en mal de complexe de culpabilité, mais se consacre à donner à ces êtres une âme et une dignité. Il le fait si farouchement qu'il se trouve bientôt Bouc parmi les Boucs, subissant les pires humiliations, les pires vexations.

Car ces délabrés ont besoin aussi de réconfort, d'une aide morale authentique qui leur permette de passer le moins mal possible le temps qu'ils ont à passer sur cette terre.

Et le mérite de Driss Chraïbi est d'avoir poussé ce cri rauque, écrit ces lignes âpres, décrit cet univers inhumain, ce quotidien sordide.

Avec un réalisme atroce, Driss Chraïbi s'est penché sur l'un des sujets les plus douloureux, les plus angoissants : **nos propres frères de race** qui luttent pour sauver leur peau, dans un monde où il n'y a de salut pour aucune âme.

Avec « **Les boucs** » Driss Chraïbi a dérangé la bonne conscience de « ceux-là qui pensent et philosophent, proposent des solutions et des systèmes et qui n'ont sans doute jamais vu d'arabes ». On s'en réjouit pour lui. Et pour nous.

1956 — L'âne —

A la parution de « L'âne », il s'est trouvé des gens pour reprocher à Chraïbi d'avoir perdu la réalité qui l'inspirait, de ne pas être dans le coup : on ne se permet pas de commenter les problèmes où se débat son pays (le Maroc d'après l'indépendance) alors qu'on a quitté ce pays une dizaine d'années plus tôt.

On retrouve là le même type de mauvaise querelle que celle faite à l'auteur à propos des **Boucs**[9].

---

[7] Les nord-africains de France, les parias, les malfrats, les arabes, les crouillats, les sidi, les norafs ...

[8] « *Les boucs* », p. 82.

[9] Yalann Waldik n'était pas bien placé pour parler de la condition des nord-africains en France, vu que sur les six années passées dans ce pays, il a purgé une peine de trois ans de prison et, de ce fait, n'était pas « compétent » pour parler des Boucs.

Mais qui est donc ce Moussa ? Ce coiffeur, portant la marque matricielle de quelque mal irrépressible ? Ce Moïse-prophète qui ne peut demeurer sourd aux impératifs catégoriques qui le font agir dans un univers en déflagration aux personnages dupés et victimes d'une conjuration (à l'aide d'exorcismes ? de slogans ? de démagogie ?). Pourtant cet homme n'a rien d'extraordinaire si ce n'est cette vertu, à vrai dire peu commune, qui lui dicte toutes sortes d'actions courageuses, sortant des cadres conventionnels.

L'histoire non plus n'a rien d'extraordinaire. Moussa échange son vieil attirail de coiffeur contre une trousse de coiffeur ambulant et va de ville en ville, poursuivi par cet âne obsessionnel, raser la tête des citoyens. Et c'est en entreprenant ce périple qu'il découvre que son pays et ses compatriotes ont subi des soubresauts. Un séisme. Des bouleversements profonds se sont produits partout. Tout éclate. Les gens sont sous l'emprise de la folie et se livrent à leur propre dépersonnalisation. Gardons-nous cependant de traduire en clair le « message » chraïbien. Il suffit que la parabole soit bouleversante et que ces descriptions ambigües et équivoques, imbues de toute une symbolique, dont la signification est d'abord impénétrable, ne tournent jamais à vide. Ce monde en perpétuelle déliquescence, revêt une dimension apocalyptique, jusqu'à l'apothéose finale.

En dehors du côté furieusement tumultueux que comporte cette œuvre, « **L'âne** » donne indiscutablement un coup de pied aux formes et aux conventions, à la « discourite » et aux slogans dérisoires.

Le mérite de cette œuvre n'est ni dans le langage incantatoire ni dans la prolixité des mots mais plutôt dans cette illustration tragique du sort de Moussa, cet homme qui, victime lucide du statisme du passé et des gens qui prônent l'indépendance et la liberté, évolue dans un monde désaxé par la mécanisation...

Récemment Driss Chraïbi a déclaré se consacrer dorénavant aux thèmes universels et qu'il « renonçait définitivement à ce régionalisme qu'implique l'expression « littérature d'expression française »[10]. Cela après avoir fait paraître « **La Foule** »[11] et « **Succession Ouverte** »[12].

Comme pour illustrer ces propos, il vient de faire sortir son dernier roman « **Un ami viendra vous voir** ». Il y traite de la situation de la femme (occidentale) dans la société contemporaine, et du thème de l'envahissement et de l'aliénation de l'individu par la publicité.

Alors un problème se pose : en devenant « universaliste », voire en essayant d'atteindre un humanisme universel, Chraïbi ne risque-t-il pas de couper définitivement les liens qui le relient à nous ? Car s'appuyant sur la civilisation occidentale, il n'est rien, dès ce moment, qu'un écrivain d'expression française s'enorgueillissant des prestiges de la culture universaliste.

Ainsi, 22 ans après avoir quitté le Maroc, Driss Chraïbi prête encore le flanc aux critiques. Amputé de son témoignage, expurgé, falsifié, il

---

10 *Lamalif*, n° 2, 15 avril 1966.

11 Pittoresque et burlesque, cette œuvre toute tirée vers le cocasse, les figures de la farce, les masques de carnaval (on a parlé d'Ubu) démontre que Chraïbi, même quand il s'essaie à un genre nouveau pour lui, ne déploie pas son art en vain, mais réussit à donner à son œuvre la valeur du témoignage et l'ampleur de l'évocation.

12 « *Succession ouverte* » est en quelque sorte « le cahier d'un retour au pays natal ». Au lieu d'y voir la suite du « *Passé simple* », il nous semble plutôt y voir l'échec qu'essuie l'intellectuel marocain, le malaise qu'il éprouve quand il regagne son pays. « Très vite il a l'impression de s'enliser, de s'enterrer, de se stériliser. Il choisit finalement de repartir, de s'exiler, plutôt que de se perdre ». (Chraïbi dans *Lamalif*.)

garde encore cette unanimité qui fait de lui notre meilleur écrivain. Mais ne risque-t-il pas de perdre cette valeur absolue qu'on lui confère ?

Est-ce à dire qu'un écrivain maghrébin doit toujours, envers et contre tout, ne traiter que des problèmes qui nous concernent ? Exclusivement ? Doit-il agir ainsi, faire œuvre de commande, au risque de s'abâtardir ? Ne tenir compte que des déterminations particulières à son pays ?

Chraïbi, en nous faisant part de son intention de « dépasser l'œuvre de circonstance, » refuse de faire du régionalisme en France. Il refuse aussi de suppléer au manque d'information qu'il pourrait avoir, par des récits nourris seulement de souvenirs. Cela est honnête.

Ce problème d'une grande acuité et auquel on doit réfléchir sans fioritures et sans passion ne doit pas, surtout, nous faire oublier que la place que Driss Chraïbi occupe dans notre littérature est grande, très grande (encore qu'il ne faille pas juger de ses qualités — ou de ses défauts — selon des critères, qui, en face de ce talent impétueux, seraient simplement dérisoires).

La seule œuvre de Driss Chraïbi se fut-elle appelée « Le passé simple » qu'on ne lui contesterait pas une place de premier plan, et cela malgré l'acharnement diffamatoire de ses détracteurs.

défense du « Passé Simple »

par abdellatif laâbi

On sait que ce que l'on a commencé à appeler depuis une dizaine d'années **« littérature nord-africaine d'expression française »** fut un mouvement littéraire essentiellement algérien. Si l'on excepte certaines œuvres isolées et de peu d'envergure sous la plume de Marocains ou de Tunisiens, tout le mouvement d'édition qui a commencé en France aux alentours de 1950 a porté sur des œuvres d'écrivains algériens. Pour le reste du Maghreb, deux noms surtout ont incité les critiques à généraliser et à adopter la formule désormais consacrée de littérature maghrébine d'expression française : il s'agit **d'Albert Memmi** pour la Tunisie et de **Driss Chraïbi** pour le Maroc.

Ce dernier fut d'ailleurs à cette époque un cas spécial, une exception.

Le mouvement littéraire algérien avait eu des racines. Il fut le produit logique d'un processus d'évolution linguistique et culturel. Il s'affirmait en outre à un tournant décisif de l'histoire nationale algérienne. Ce n'est pas un hasard si les œuvres publiées ont précédé de justesse le déclenchement de la lutte de libération. Les ouvrages de **Feraoun, Mammeri, Ouary** et surtout de **Dib** établissaient un bilan sociologique de l'ordre colonial. Ils préparaient le terrain aux œuvres de combat qui ont vu le jour au cours de la guerre.

Cette description classique de la littérature algérienne des deux dernières décennies ne peut pas caractériser l'évolution des littératures marocaine ou tunisienne : une phase de décolonisation politique précoce, des réalités linguistiques et culturelles spécifiques expliquent ce clivage. Ces deux dernières littératures se sont avant tout exprimées dans la langue nationale.

Si la littérature tunisienne de l'époque a suivi un cheminement plus proche des littératures arabes orientales, la littérature marocaine d'avant l'indépendance, et pour nous en tenir à la période du 20ᵉ siècle qui nous concerne [1], n'avait nullement l'armature d'une littérature moderne telle qu'elle s'est manifestée en Algérie. Même dans les phases nationales les plus critiques, elle souffrait de l'éparpillement et reposait sur des paradoxes pour nous incompréhensibles.

En effet, l'un de ces paradoxes manifestes est que cette littérature véhiculait une contestation, des contenus nationalistes et parfois révolutionnaires dans des formes absolument médiévales et aristocratiques.

Elle était destinée à un public privilégié d'hyper-lettrés recruté au sein de la bourgeoisie nationale, l'aristocratie intellectuelle, classes dirigeantes du combat politique, et non aux masses populaires. D'autre part, cette littérature où la poésie détenait le monopole n'était pas

---

1 La littérature d'avant d'indépendance a été l'objet d'un grand nombre d'études dans des revues marocaines, notamment *Da'wat Al Haq, Al Iman, Afaq, Al Baïnah,* etc... La plupart de ces articles retracent malheureusement une sorte d'apologie de cette littérature. Les auteurs donnent en outre des listes de noms interminables, omettent souvent le titre des ouvrages ou morceaux littéraires. Ils donnent rarement des éléments de biographie et, plus important encore, de bibliographie. Il est à ce titre insensé que certains particuliers détiennent de nombreux manuscrits sans les révéler au public, qu'aucune instance ne se soit occupée de réunir ces textes et de les publier. De toute cette période, seules les œuvres de *Mohammed Haloui* et de *Mostafa Ma'daoui* ont été réunies récemment en diwans.

toute polarisée par la lutte nationale : la poésie bachique, hagiographique, la poésie de cour florissait, n'hésitant pas parfois à la trahison (poèmes dédiés aux résidents et généraux du Protectorat, à tel féodal comme le Glaoui).

Parallèlement à cette littérature de création, il n'y avait pas d'essais qui auraient pu manifester et accélérer une prise de conscience, l'élaboration d'une idéologie nationale. Les tracts, la presse quotidienne ou les consignes de partis remplissaient maigrement ce rôle.

Certes, cette littérature était à usage interne. Elle ne souffrait pas de cette communication exclusive avec l'aire culturelle du colonisateur. Mais le scandale qu'elle aurait pu provoquer était demeuré en vase clos. Elle n'avait d'ailleurs nullement les dimensions réelles d'une littérature nationale au sens moderne du terme. Elle est demeurée un jeu confiné d'une caste, une espèce de fossile médiéval sur lequel on a greffé quelques idées et témoignages se rapportant à l'époque actuelle.

Telle était encore la situation lorsque les premières œuvres algériennes commençaient à voir le jour.

Certes, pour le Maroc, il y a eu quelques précédents, et notamment la publication des œuvres d'**Ahmed Sefrioui**[1]. Mais ces œuvres ne dérangeaient rien. Elles décrivaient une vie quotidienne en hibernation, s'y complaisaient, des « états d'âmes » qu'appréciait beaucoup le public étranger friand d'exotisme serein et d'orientalismes. Ce monde figé où triomphe l'anecdotique, « la description haute en couleurs », était mû par divers complexes et surtout par le besoin d'exercice de style : « un magicien de la langue française », dira à ce propos un critique bien protecteur. **A. Sefrioui** ne demandait pas plus que cette consécration par un diplôme d'honneur et de mérite.

Le vœu que Pierre Loti exprimait à la fin du siècle dernier était satisfait. Le « Moghreb » n'a pas bougé. Il est resté dans son état contemplatif, affublé d'une surdité à tout ce qui aurait pu déranger sa léthargie.

En 1954 paraissait **« Le Passé Simple »** de **Driss Chraïbi.**

Livre menaçant, plein de fulgurances et de rage, où éclataient pour la première fois des tares, des inhibitions, toute une tourbe contenue par les digues de la tradition et du réformisme respectueux à la Lyautey. Le Maroc «enchanté », nostalgique, « secret », noble... était cliniquement démonté et exhibé par un jeune écrivain issu de cette classe bourgeoise qui savait allier lutte politique et défense de sordides intérêts et privilèges.

C'est la révolte solitaire d'un adolescent hybride, fruit de cette première récolte de jeunes marocains instruits, formés dans les établissements français, nourris de cet humanisme d'outre-mer qui, comparé aux valeurs traditionnelles vécues, en arrivait à briser l'équilibre statique et provoquait une lutte à mort de générations vivant au rythme de planètes différentes.

L'humanisme livresque qui a entraîné ce divorce était un projet de libération. Par son ampleur, par sa logique et sa force de persuation, il ne pouvait pas ne pas violer des consciences accrochées par nécessité à une tradition, tissu de tabous, de préceptes, d'exercices autoritaires de défoulement, de dogmes inébranlables, autant de limites qui atrophiaient toute velléité d'affirmation de soi. La vie familiale et sociale, hiérarchisée, compartimentée apparaissait dans tout son anachronisme, dans ses aspects les plus caricaturaux.

« Le Passé Simple » ne décrivait pas, ne recherchait pas les causes lointaines d'un état de faits. C'était un cri physique poussé du fond d'un continent englouti, un corps-à-corps avec un monde d'adultes et de

---

1 *Le Chapelet d'ambre* (1949), *La Boîte à Merveilles* (1951), Ed. du Seuil.

thaumaturges ancrés dans des certitudes séculaires, jouant la comédie de la décence et de la piété, se contentant de petites séances d'héroïsme *in vitro* dont les victimes étaient les dépendants, les domestiqués. Ainsi transparait l'autorité sadique du père, l'étroitesse aliénante de la cellule familiale, l'esclavage social de la femme, la tartufferie servant d'apparat et d'alibi à toutes les échelles de la société. D. **Chraïbi** se livrait à un véritable abattage, passant en revue une galerie de fausses situations et de masques fétides.

La dénonciation portait sur l'entourage immédiat, sur les rapports dont l'auteur ou le héros était un des termes insignifiants. Une crise d'espace était déclarée. L'adolescent qu'était le héros du « Passé Simple » quittait le Maroc espérant une quelconque salvation, un rachat, ne serait-ce que de son corps, de sa peau.

A n'importe quel « sacré » Rimbaud ou autre « fantastique » révolté-poète-maudit du globe on aurait pardonné pareille fugue. On aurait compris que certains tempéraments ont parfois besoin du vide ou de l'espace, pourvu qu'ils soient autres, pour se reconstituer, faire le point de leurs douleurs et stigmates, de leur physiologie hémorragique. Eh bien non ! **Chraïbi**, c'était un marocain, de plus « instruit », qui a fui son pays au moment même où une lutte etc... poignardé dans le dos... Trahi... Comment donc ? Et l'ordre colonial ? N'expliquait-il pas assez la situation pour qu'il n'en parle point, pour qu'il ne le dénonce pas avant toute chose ?

Littérature et révolution. L'engagement. Les réalités historiques.

Bien sûr, il s'agit d'être Fanon, Nazim Hikmet ou rien.

Ou bien, il faut toujours partir du postulat que les peuples colonisés sont bons par principe et que des deux camps du Bon et du Méchant seul l'agresseur est un pendard.

Chraïbi n'a pas joué le jeu. Consciemment ou pas. Par maturité ou manque de maturité politique. Peu importe. Il a établi un diagnostic

selon sa révolte et non d'après les schèmes économico-sociologiques préétablis. La révolte n'est d'ailleurs pas immanquablement lucide, calculée. Elle peut être un besoin de tout casser, de vomir ou de violer les passants. On appellera cela évidemment anarchisme. Je l'appellerai expression organique du malaise, déclenchement salutaire d'une violence contestatrice.

Chraïbi fut un **commenceur.** Son premier livre est venu très tôt, trop tôt. Logiquement, et nous laissons le soin de démontrer cela à un érudit de l'an 2000, cet ouvrage ne s'explique pas par un processus d'évolution harmonieux et déterminé. C'est presque un accident. Et tant mieux. Driss Chraïbi aura eu l'avantage d'ébranler avant-terme un édifice dont les bases pourries craquaient tous les jours sans tirer une seule inquiétude aux consciences droguées par divers somas. Il n'a pas fait un bilan sociologique de l'ordre colonial, par contre, il a peut-être démontré les **causes tangibles qui approfondissaient et nourrissaient la colonisation.** En ce sens, il est vraisemblablement le seul écrivain maghrébin et arabe qui ait eu le courage de mettre tout un peuple devant ses lâchetés, qui lui ait étalé son immobilisme, les ressorts de son hypocrisie, de cette auto-colonisation et oppression exercée les uns sur les autres, le féodal sur l'ouvrier agricole, le père sur ses enfants. Le mari sur son épouse-objet, le patron libidineux sur son apprenti.

Il faut avoir assurément beaucoup de sens de l'humour pour accepter un pareil dégonflage de l'orgueil, du marathon de l'amour physique, de la certitude de faire partie des bons peuples, de croire en la bonne religion. En ce sens, Chraïbi fut un pince-sans-rire, un dérangeur au moment précis où l'on voulait passer sous silence toute une tourbe intrinsèque pour ne mettre en avant que l'héroïsme et mériter de l'historiographie future (noms de rues pour les martyrs et bonnes places pour les rescapés).

Il faut bien nous l'avouer. Nous avons trop le goût de l'épopée, de l'auto-installation sur des piédestaux. Lorsque les guerres cessent, lorsque

les grandes perturbations historiques bifurquent, la littérature de témoignage sur ces époques fait parfois sourire par son monolithisme, par sa piété.

L'envers de la médaille est resté à l'état d'inhibition chez la plupart de nos écrivains, il nourrit leurs rêves de mauvaise conscience. Chraïbi a lâché ce lest. Il a fait un premier déblayage, un lavage du cerveau et du corps. A ce moment, les spécialistes des épopées du Maroc remplissaient les poèmes dont ils avaient établi les rimes à l'avance.

Ainsi, cet écrivain n'a pas été uniquement ce perturbateur de la pétrification mais il a du même coup et de par la seule publication de ce livre doté la littérature marocaine de sa première œuvre moderne. Et quand nous disons « moderne », ce n'est pas par une hantise de la modernité mais bien parce qu'elle s'affirme en comparaison de toute la production contemporaine comme une œuvre d'une précieuse nouveauté. Chraïbi contestait non seulement l'attitude contemplative et complexée de nos écrivains vis-à-vis de la langue et de l'écriture mais aussi la fonction littéraire qui était encore un apanage d'aristocrates ou de bouffons.

Et maintenant ?

Treize ans après, **« Le Passé Simple »** nous sollicite encore. Depuis, Chraïbi a écrit d'autres livres, dictés par d'autres expériences. Certes, cette œuvre qui continue son cheminement nous pose des problèmes. Parfois nos positions sont différentes et nous n'apprécions pas avec la même logique telle ou telle donnée. Notre génération connaît d'autres préoccupations, sollicitée par des réalités différentes de celle qu'a connues l'auteur du **« Passé Simple »**. Mais nous sommes trop conscients de l'apport chraïbien pour laisser critiquer à tort et à travers son œuvre par des polémiciens professionnels qui n'ont d'ailleurs à opposer à cette force créatrice qu'une impuissance désordonnée.

e. m. nissaboury

manabboula

Pour que vous doutiez encore plus de nos origines
nous vous proposons des corps pour les usines-salut-de-l'humanité
sans ablutions
des corps tranquilles sur le sable les bureaux de placement
des corps tannés
l'histoire tuberculeuse
nous autres les chiens les perfides
nous autres au cerveau paléolithique les yeux bigles le foie
[thermonucléaire
des corps avec des tablettes en bois où il est écrit que le sous-
[développement
est notre maladie congénitale
puis m'sieur
puis madame
puis merci

sans oublier notre interminable procession de dents jaunes
et les vappes
notre sang moitié sang moitié arbre
des corps nourris de sauterelles et de pisse de chamelle
nous ne sommes pas
même épileptiques
dans les grottes de vos Platon
ni dans les contes de Shahrazade
pas dans vos statistiques sur la culture des peuples les maladies
guérissables par bouchée de petite ruine
pas
dans vos bilans vos rapports frénétiques sur les grandes et inhu-
maines certitudes
ni les médailles
ni les cités de jade contre
nos refoulements
nos stigmates purulents
nos matrices aboyant sous le vent

pas dans vos traités sur la biologie de l'homme pétrifié
bien que nous ayons
nos guerres fratricides
et que
nous rêvions de
[planètes

de ruelles d'arcades de soleils au centre de la terre (nous connaissons l'aliénation mentale et parlons de civilisations crevées mises
à sac)
et que nous vous accordions
au pied des murailles et murailles d'héroïne
les tétanos
les guerres d'estomac et de chacal
pour satisfaire votre esprit calculé sur les dossiers de Rome et
[du Viet-Nam
vos lunettes de pèlerins nécrophages sur les remparts de Marrakech
nos rumeurs de foule démente mangeuse de caravanes
nos bidonvilles soleil sur soleil et djinns avec des allumettes
les épouvantails de nos fraternités — ah avec des oranges des
[fusils de siba
ah moi madame arrange vole pas moi monsieur bonne année
[bonne santé —
de toutes petites femmes avec de petites étoiles vertes sur le front
toute la légende pernicieuse de nos diaphragmes
toutes les affres du sang dans un vertige de mosquées-bidon et
[de frondes
nos corps
affublés
de tornades
pour conjurer vos corps tronçon
hibernation d'une petite névrose de sable nous-mêmes
sans kasbahs ni idiomes pas méditerranée-démence pas
mémoriser
réenraciner la mémoire
cette grotte
cette chiotte
cette mort courant
[les ruelles
pieds et bras tatoués chewingum brosses à dents
avec des tas d'usines de phosphates des tas de livres des tas de rois et ça n'en finit pas de converser dans
des tas d'antres artificiels pour boire un thé magnifiquement mérité brindilles sésame et
à ta santé la foule
bariolée qui changes de cap mais pas de lance
et qui changeras tout
le long de tes pièges à rats
vieux meurtre inconditionnel qui nous aurais donné
contre un revolver tout un paradis de lubies
empilé sur nos échines mais alors
des tas de médinas pleines de
[coquelicots

jusqu'à faire de nos ossements des vestiges de cités incomparables
l'oiseau
l'oiseau
et les voleurs d'oiseaux

barbare
l'oiseau comme nos pérégrinations d'un arbre l'autre jusqu'à l'arbre de violence qui nous passe par le corps
et vos mamelles maîtresses du sang vos mamelles nous n'aimons pas la ville riant sous cape la ville sangsue non plus ses ères de nomadismes et les sobriquets du soleil
ce malfoutu soleil qui n'en finit pas de tournoyer et qu'on chassera à coups de pierre

nous autres
de timbales sur des nids de serpents pour fraterniser avec le sang
recouvrer la mémoire dans un orgasme de lunes comme ces chameaux tranquilles qui nous envoient leurs saignées sur la poitrine
(saigne chameau de ton cou délirant)
nous voulons
des chopes de sang qui écume

des caillots gros comme le poing accomplir
des voyages hélant le désert devenu poisson
saigne encore chameau saigne saigne

des cités pour les roses
tandis que les roses ont des crépuscules de Dadès
nous voulons dans ce sang
l'œil
l'épée
dans ce sang pétrir la nuque du vent
violenter des seins et poursuivre
la foule jusque dans ta trachée artère
saigne chameau encore encore)

nous vous accorderons encore
les conspirations à la barbe de notre sexe
pour compléter votre catalogue de superstitions
des mains coupées
désarticulées
des rues tête tranchée où nous avons pressé
toutes les humanités possibles contre nos poitrines terroristes
des rues
pleines de cris de génisses flagellées d'écritures

abdelkader lagtaa

né en 1948 à Casablanca. Etudes. Maintenant à Lodz pour le cinéma. 1964 publie quelques poèmes et articles dans des revues arabes notamment : Al Ahdaf, Al Moujahid, Attarik.

poèmes

Un homme ma tête dans son cancer
s'enténèbre dans la scatologie de l'autre trottoir
à évider l'esseulement de phrase malade
cadavériser un mot qui s'est cassé dans ma face
cadavériser un mot dans une statue qui ne pisse plus
rue sans rumeur pour muser
venelle de poussière pour crever dans une méduse
une gueule qui écrouit sans écrouer
le factice de la ville pourrissoir qui sent l'anathème
fuse les cratères nonchalants de viscères
les pupilles d'une encre pour le goulot qui incarcère
la crinière fade des besaces-limaces
j'irradierai en moi un vers pulvérisé
qui a souffert la dégénérescence sidérale

Une fois on a essoré le dégoût viager de l'autre monde
et capté dans les urnes fatales un souffle caverneux
et je me suis éparpillé dans mes cils
à sentir le brûlé crispé dans le crachat de la paume
des gens qui votent pour pourrir le " chez soi "
[vicarial
pour murer la vicissitude dans l'exostime pornogra-
[phique

certains ont déjà scalpé leur vérité dans le galop
pour mutiler le doigt gauche dans l'aversion
verbe qui vomit l'anxiété aride
verbe qui hurle l'antre livide
verbe d'un âge qui dérobe l'extorsion du paupérisme
verbe pédéraste
verbe qui achète un homosexuel pour son noël
[apatride
verbe qui se déplume les accents
verbe qui exhume la gencive d'une phrase enceinte
verbe qui étanche la selette dans l'aveulissement ex-
[torciseur
verbe qui hante les obsessions de son verbe

Déchirer la marge dans les fesses d'un visage
pour capter le souffle qui affûte la dignité
dans le songe d'une apostasie prospère
une lampe se vide dans les nuances de certains doigts
à refaire les pages d'une nostalgie
le cigare pour se consumer dans l'iconoclaste
expurger l'exhalaison nomade de notre Folie ...

II

Avec le monde
en gésine
pour le petit en deuil
coule la mare à délabrer
la douleur veuve

Laisser les verres se moucher
dans les aisselles des lèvres
pour ne pas rêver à chosifier
ce mot qu'on prononce pour les autres
qu'on enfile dans des pages autrement
autrement que chez les chatoiements mesquins
autrement que " Fatima la dormeuse, la nuit est
[longue "
avant la marge du plafond
et rimer jusqu'à cet oiseau qui traîne
dans la boue parallèle
à commencer par les majuscules en volant derrière
soumettre le front par oiseau traînard
et ne lire que pendant le livre aux feuilles à deux
[pages sans cassures de pas
pour la journée gelée ailleurs
et la porte se ferma dans un conte.



Photo R. HUBER

29

poètes

algériens

mohammed ismaïl abdoun

1945 à Béchar (Saoura).
Etudiant. Alger.
Né à l'« anti-poésie » par le refus de toutes les vieilles rengaines de la « Belle Poésie ».
Tente de marcher au rythme du sirocco.

poème

Brûlure d'iceberg aux yeux de faune
les cris cinglants de la corde acérée
au cœur de l'orage
me poussent
à petits pas de fourmis
dans la gueule
fournaise
d'un monstre squelettique
mon cœur
a fait bande à part

des yeux lui ont poussé sur les orteils
je ne
le
reconnais
plus.

malek alloula

terres
(fragments)

1

D'énormes terres violettes
crépitant au sud de nos mirages
dérivent au son de la flûte
Morceaux de bravoure d'une musique nasillarde
que dérobe le détour d'une piste
où divaguent des chameliers tristes
Le dattier secoue sa crinière
sperme que le vent emporte
au hasard d'un rut éolien
Toute naissance est déchirure d'éclair
trident perdu dans des entrailles
Gémissent les dromadaires
porteurs de la double brûlure.

2

un aigle fusille son ombre
double de lui-même en ce pays de mirages
une planche cloue la parole du livre
Notre crucifixion
derrière les portes basses
là s'accroupit un lettré
La leçon entre par ses pieds
pour obscurcir le regard
Le dessin de la natte
est celui de nos terres

3

Elan ce cri inachevé
nos terres baillent sur la mer
métal fondu leur palais
Tout crépite alentour
jusqu'aux gestes familiers
La crécelle du vent
dans les roseaux sauvages
Et les sourires forceraient l'obstacle
n'était cette longue crispation des dents
Un soleil là-bas
taraude les plaies impunément

guy touati

Brest 1944, où finit la terre. C'est faux... nous effacerons les chemins. Alger 1962, où tout recommence, avec des mots tout nus.

pour et contre
(extraits)

lacéré
tranché
fil aiguisé d'un souffle
strangulations du cri

il râle à fleur de peau
et tremble
il se traîne à reculons
sur le ventre

invertébrés sans tête
à la recherche d'un point
cardinal
pour fixer le monde
par les ongles
des pieds
et l'enfoncer
en lui
pour mieux le féconder

c'est l'heure
des cagoules maculées
où l'on entre à genoux
pour geindre en comités
des bribes de prières
alors qu'on sait si bien
qu'elles ne seront jamais exaucées

• • •

il avait osé croire que les eaux et les vents un jour
seraient domptés pour lutter contre les miasmes et les
poussières contre l'atome contre la crasse d'un monde brûlé
d'un sang séché
il faut vous dire c'est l'heure c'est toujours l'heure

c'est l'heure
de l'homme-allumette
l'unijambiste
qui souffre de la tête...



Photo R. Huber

Pour une étude de la littérature populaire marocaine

par ahmed bouanani

Littérature et sciences humaines coloniales

L'histoire et la géographie du Maghreb ont intéressé des auteurs étrangers aussi bien que des auteurs arabes. Mais il n'en fut malheureusement pas de même pour le patrimoine populaire. Qu'il s'agisse du folklore et l'absence d'ouvrages arabes dans les bibliographies maghrébines est grande. Nos écrivains semblent avoir été beaucoup plus attirés par les dictionnaires biographiques, l'hagiographie, le mémoire, les généalogies et les chroniques, l'histoire et la géographie, les traités religieux, politiques, littéraires, et surtout par une poésie de cour. Une anthologie des diverses productions marocaines à travers les âges révélerait bien des noms et des ouvrages illustrés dans les domaines précités.

La littérature orale populaire, les danses, la musique et les arts plastiques, héritage culturel de grande valeur, n'ont fait à ma connaissance l'objet de recherche que de la part d'auteurs étrangers, en majorité des spécialistes de l'ère coloniale.

Un travail intéressant de reconnaissance fut conduit entre 1905 et 1930 sur le plan des sciences humaines, historiques, sociologiques, linguistiques, sous l'égide de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. D'importantes publications, comme les Archives Marocaines, la Revue du Monde Musulman, la Revue des Etudes Islamiques, Hespéris étaient consacrées aux résultats des différentes investigations.

Mais si la plupart des spécialistes de cette époque étaient d'éminents chercheurs, il n'en demeure pas moins que le travail de leur recherche ne fut pas poussé. Ils se contentèrent très souvent d'utiliser des renseignements abondant dans le sens de la politique pratiquée par le Protectorat.

Dans une allocution faite le lundi 21 décembre 1925, lors de la séance d'inauguration du cinquième congrès de l'I.D.H.E.M., M. G. Hardy, directeur général de l'Instruction publique, mettait l'accent sur l'importance des recherches dans les colonies, jugeant que toute entreprise coloniale qui ne tient compte « que de l'épée ou de la charrue » et juge « la plume indigne d'un homme d'action » est vouée sinon à l'échec, du moins à « un sommeil voisin de la mort ».

« C'est un champ d'action morale que nous nous préparons de préférence à mettre en valeur et qu'il convient, c'est trop manifeste, de substituer le plus tôt possible au champ de tir ».

A l'assaut des troupiers, il fallait « un assaut de seconde vague, moins brillant sans doute et moins héroïque », celui des équipes de spécialistes qui entreprendraient une « conquête obscure et patiente, mais qui veut autant de méthode que la conquête par les armes et qu'on a certainement tort de ne point prévoir en toute circonstance analogue, de ne point organiser de parti pris ».[1]

---

[1] *Hespéris*, 1925, T. V.

Les recherches scientifiques se concevaient donc dans un but déterminé. Etudes historiques, sociologiques, géographiques, économiques, étaient fortement orientées et destinées à prouver l'action civilisatrice du Protectorat au Maroc.

Les chercheurs indépendants ne pouvaient échapper à cette orientation. Aidés et assistés dans leurs enquêtes par les contrôleurs civils et les officiers d'affaires indigènes, il n'est pas difficile de deviner l'influence à laquelle bon gré, mal gré, ils furent soumis.

Rien n'est plus éloquent que les études entreprises dans le domaine historique[2]. A quelques exceptions près, toutes les Histoires du Maroc (et de l'Afrique du Nord) aboutissent fatalement à justifier le système colonial. Le Maghreb de ces manuels est une terre farouche, mal servie par la nature, passant d'une domination à une autre, facilitée par on ne sait quelle prédisposition du maghrébin toujours prêt, selon H. Basset, « à adopter les mœurs d'un nouveau maître aussi vite qu'il a oublié ceux des anciens »[3]. Manque de personnalité, individualité négative, incapacité de vivre sans dépendance, immobilisme chronique, autant d'arguments pour brosser une image désespérée du Maghrébin, et dont les illustrations puisées dans de nombreux ouvrages allongeraient inutilement la liste[4].

Il va sans dire que, à côté de ces ouvrages sur l'Histoire du Maghreb, il en est qui sont méritoires. On ne peut manquer de mentionner les « Sources inédites de l'Histoire du Maroc » de Castries ; certains documents et témoignages qui aideraient à l'élaboration d'une véritable Histoire du Maghreb, Histoire qui dégagerait les causes objectives des événements. L'historien appelé à cette tâche urgente et nécessaire devrait reconsidérer le passé à la lumière des rapports nouveaux et surtout cerner les problèmes dans leur juste proportion.

Plus peut-être que les autres domaines, la sociologie du Maghreb a offert aux spécialistes un champ d'investigation fructueux à leurs curiosités et à leurs théories, suivant fidèlement le processus de leurs collègues historiens. On insiste particulièrement sur les survivances païennes relevées chez certaines tribus marocaines, dans les pratiques et dans les croyances, pour appuyer les hypothèses historiques, conclure à l'islamisation superficielle des Berbères, et, pis encore, leur attribuer une origine européenne, vu « le pourcentage appréciable de blonds »[5] qu'on trouve parmi eux. D'un autre côté, on relève les coutumes « évidemment inconnues de l'Orient »[6]. Dans son essai sur les feux de joie au Maroc[7], Laoust apporte de nombreux témoignages inédits sur « la

---

2 Se référer à l'excellent ouvrage de M. Sahli : « *Décoloniser l'histoire* », Maspero, 1965.

3 H. Basset : « *Essai sur la littérature des Berbères* », p. 29.

4 Consulter : *Le passé de l'Afrique du Nord*, de E.F. Gautier ; *Histoire de l'Afrique du Nord*, de C.A. Julien ; *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, de S. Gsell ; *Histoire du Maroc*, de H. Terrasse.

5 E. Westermarck : *Survivances païennes dans la civilisation mahométane*, Payot, 1935.

6 *Ibidem.*

7 E. Laoust : *Noms et cérémonies des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas*, Hespéris 1921.

croyance indigène aux effets purifiants et salutaires des feux » que les Berbères allument à la mi-été. « Il y a dans tous les traits essentiels une étroite ressemblance entre les coutumes européennes de la Mi-Eté et celles qui règnent dans l'Afrique du Nord-Ouest ». Cette recherche de la ressemblance entre les coutumes européennes et celles des Berbères dénote assez bien une volonté un peu forcée de prouver des hypothèses établies à l'avance [8]. On cherche plus à illustrer des idées qu'à étudier des faits.

Les spécialistes s'accordent aujourd'hui à penser qu'il existe un héritage commun à tous les peuples de l'humanité. Le folklore marocain présente certainement des affinités avec le folklore des autres pays, mais cet aspect n'intervenait dans les arguments des enquêteurs de l'ère coloniale que dans la mesure où il fallait démontrer le manque d'originalité des maghrébins, en l'occurrence les Berbères, et de prouver leur islamisation superficielle et la vivacité de leur paganisme. L'objectif visé était simple : démontrer que le peuple marocain ne doit rien au monde arabe, plutôt tout à Byzance, aux romains, donc à la civilisation latine, donc... Parlant de la fameuse notion de « permanence berbère » dans laquelle certains historiens voyaient le fait essentiel de l'Histoire du Maghreb, Mohammed Sahli écrit [9] : « Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, devant l'essor des mouvements nationalistes nord-africains, la notion de « permanence berbère » répondait également à un autre souci. C'était une tentative pour nier les apports arabo-islamiques qui ont changé la face et l'âme du Maghreb, pour isoler celui-ci du reste du monde arabe et le priver ainsi d'une solidarité agissante aux heures décisives d'une lutte qui avait déjà commencé ».

Une autre caractéristique de ces études : l'étalage hallucinant des sectes maraboutiques et des confréries, des légendes des Saints patrons, des cultes des grottes, des arbres, des sources, auxquels on trouve des ascendances païennes (fétichisme, animisme, totémisme). On comprend aisément que de tels sujets aient aiguillonné la curiosité de nombreux chercheurs.

Les exemples ne manquent pas pour démontrer que le Protectorat se servit sciemment des cultes maraboutiques comme de moyens d'exploitation du peuple et d'instruments de régression sociale et intellectuelle. La tactique n'avait rien d'original dans un pays où le pouvoir monarchique s'était toujours appuyé sur les marabouts quand il ne se réclamait pas d'eux. Les grandes familles des chorfa, puissantes et riches, avaient été traditionnellement fidèles à la dynastie régnante ; quand elles refusaient de collaborer au pouvoir, elles se voyaient irrémédiablement persécutées jusqu'à la soumission ou, le cas échéant, jusqu'à leur anéantissement. (Les marabouts du Sous et les Saadiens, les marabouts de la Tassaft et Moulay Ismaïl, les marabouts de la Sila et Moulay Rachid, etc.)

Les marabouts ont cultivé un obscurantisme latent dans les masses populaires. A certaines époques de l'histoire du Maroc, ils furent les principaux moteurs de la résistance contre les invasions étrangères. Aux débuts de ce siècle, si certains chefs de confréries combattirent vaillamment l'armée d'invasion, il en fut d'autres qui ne restèrent pas insensibles aux avantages que leur accordait le Protectorat.

Ce que l'on peut appeler « la politique berbère » fut donc une des principales directives du Protectorat ; elle influença toute sorte de

---

8 Dans « *Berbères et Arabes* » (Payot 1950), le général Brémont affirme que la Berbérie est un pays européen. « C'est la race nordique européenne, celle des gaulois, des suédois : on la retrouve encore surtout du Sud de la Kabylie à la frontière tunisienne ». Références à Levistre (Contribution aux Etudes berbères) et à Victor Piquet qui parle de « libyens blonds » dans son ouvrage « *les Civilisations de l'Afrique du Nord* ».

9 Ouvrage déjà cité.

recherche. Que ce soit dans les études historiques, sociologiques, ou dans celles relatives au folklore, à l'ethnographie, etc., on retrouve cette tendance de la part des spécialistes à appuyer, consciemment ou non, des thèses racistes et une politique de division. On essaya même de dégager les caractéristiques de l'éternel Berbère, type humain inchangeable et qui se trouve, selon une formule consacrée, dans « un état de perpétuel servage ».

Dans le vaste mouvement des recherches entreprises tant dans le cadre privé que dans celui de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, la tradition orale — plus précisément la littérature populaire — ne fut point négligée. Elle eut sa pléïade de curieux et de passionnés comme Justinard, Laoust, Dermenghem... et de théoriciens chevronnés comme H. Basset, Stumme, Mouliéras, Biarnay, etc.

Maintes légendes historiques, hagiographiques, bibliques, cosmogoniques, d'innombrables versions régionales de contes merveilleux ou plaisants, des chansons et des comptines ont été recueillies partout dans le Maroc, répertoriées et annotées avec érudition. Transcrits en caractères latins ou bien traduits de l'arabe ou du berbère en français, ces contes et légendes constituent des recueils de valeur très inégale. Les contes merveilleux et les contes plaisants ainsi que les proverbes et les dictons populaires étaient surtout utilisés dans des études linguistiques, leur aspect (pour ne pas dire leur valeur) littéraire étant jugé de moindre importance.

Les mêmes méthodes appliquées à l'étude de l'Histoire ou de la sociologie maghrébine se retrouvent dans les divers ouvrages consacrés à la littérature orale populaire dont le prototype est certainement l'« Essai sur la littérature des Berbères », de Henri Basset, essai qui demeure jusqu'à présent le plus achevé dans ce domaine.

Remarque. — Le vocable de « marocain » est toujours soigneusement écarté pour qualifier la littérature orale populaire. Les titres des ouvrages qui sont consacrés à son étude en témoignent. Il s'agit dans tous les cas de littérature berbère opposée à une littérature arabe, de contes berbères secs et de contes arabes chatoyants (en arabe dialectal), etc. Et même quand il arrive à un ouvrage de porter le titre d'« Anthologie de la littérature marocaine »[10], son auteur ne peut s'empêcher de considérer cela comme un tour de force. H. Duquaire rapporte à ce propos l'histoire d'un fonctionnaire de la Résidence qui, s'avisant que le Maroc manquait de drapeau, en fabriqua un et, sans consulter personne, l'alla planter sur les monuments publics. « On le respecte aujourd'hui comme s'il avait toujours été le symbole de l'unité du pays ». Et l'auteur de planter son titre comme un drapeau, en s'excusant d'une pareille hérésie.

Par la méthode comparative, des folkloristes comme R. Basset, Dermenghem, Laoust ont tenté de retrouver toutes les réminiscences des contes et légendes marocains : références aux sources méditerranéennes du monde gréco-latin, ressemblances plus ou moins accentuées entre les thèmes, etc. D'intéressantes hypothèses ont été prononcées qui demandent à être étayées, mais qui ne furent édifiées que pour mettre l'accent sur le paganisme du Berbère au profit de certaines visées tendant à démontrer l'instabilité de ses croyances.

C'est le propre de toute tradition orale vivante d'être continuellement ouverte aux influences des autres civilisations. Albert Ayache, dans un chapitre sur la formation du peuple marocain[11], décrit assez bien ce jeu d'influences qui témoigne de la variété et de la richesse du

---

10 Henri Duquaire, Plon, 1947.

11 *Le Maroc*, Editions sociales, 1956, p. 23.

patrimoine national. La civilisation des premiers habitants du Maroc est ancienne et remonte à des origines encore mal définies. Les danses de la guédra, de l'ahouach et de l'ahidous ; les musiques et les chants, la poésie, les contes, les légendes et les proverbes, tout cet ensemble du patrimoine ancestral témoigne avec l'originalité de l'architecture des kasbahs et des ksours, la tradition artisanale des tapis, de la poterie et de la bijouterie, du goût artistique et de l'ancienneté de la culture marocaine. Mais cette culture ne s'est pas développée en marge des mouvements universels ; elle s'est incessamment enrichie d'apports extérieurs sans jamais perdre sa personnalité, et il serait absurde de ne pas en tenir compte pour pouvoir se permettre de parler par exemple d'un folklore arabe en bon voisinage avec le folklore berbère qui lui est totalement étranger.

Par des arguments souvent sans fondements, repris par les uns et les autres, les auteurs sont amenés fatalement dans le cadre de la discrimination raciale instaurée par le Protectorat, à considérer la tradition orale marocaine comme un tissu de pauvretés qu'aggravent « l'indigence de la langue, le manque d'imagination descriptive du Berbère et l'absence de toute littérature écrite où il pourrait renouveler son fonds »[12].

Laoust parle de « langue barbare », de « langue d'enfant, pauvre d'idées, pauvre d'images, impropre à toute spéculation scientifique ». Mais il ne peut s'empêcher d'avouer qu'« il existe une langue poétique berbère avec des licences innombrables, un symbolisme si plein de sous-entendus que nous ne pénétrons jamais exactement le sens des poèmes. Elle obéit à des lois que nous ignorons, aucun auteur ne s'étant jusqu'ici avisé de les étudier devant les difficultés réelles de l'entreprise »[13].

Reprenant à son compte l'argument de H. Basset sur le manque d'imagination descriptive du Berbère, Laoust écrit[14] : « Rares sont cependant les gens capables de dire des contes cohérents. La traduction de leurs versions que, déjà de son temps, Hanoteau qualifiait de galimatias, donne des récits heurtés, pleins d'incohérences et parfois de contradictions. Souvent, c'est la mauvaise mémoire du conteur qui lui fait abréger les thèmes et les mêler à d'autres ».

On ignore dans quelles conditions les contes ont été recueillis, mais on imagine aisément les difficultés que les chercheurs ont rencontrées dans leurs travaux, la méfiance à laquelle ils se sont heurtés, voire la crainte provoquée par la présence de l'intrus, du contrôleur civil, etc. Le conteur ou la conteuse sollicité est privé de l'élément naturel : halka, réunion familiale et intime. Par ailleurs la dictée des contes n'est pas pour faciliter la tâche. Autant de contraintes qui retiendraient les débordements du conteur le plus imaginatif.

Les contes marocains sont à l'image de la société qui les a façonnés, société qui a hérité d'un style sobre, sans emphase, et d'une concision que l'on remarque indubitablement dans l'architecture par exemple ou la poterie. Ce style caractérise la plupart des contes africains, contes qui paraîtraient « indigents » à qui veut les comparer aux Mille et une Nuits où la richesse de la description, le surplus du détail correspondent à un art confiné, urbain.

Le recueil des contes kabyles de Marguerite-Taos Amrouche[15] par exemple, alliant la subtilité et le rythme à une poésie fidèle à la création populaire, est foncièrement différent des recueils antérieurs groupant

---

12 Laoust : *Contes berbères du Maroc*, Larose, T. II, 1949.

13 *Hespéris*, 1921.

14 Contes berbères du Maroc.

15 *Le grain magique (contes, poèmes et proverbes berbères de Kabylie)*, Maspéro, 1966.

à peu près les mêmes contes, preuve que la richesse ou l'indigence d'un conte oral ne dépend en fin de compte que du talent du conteur lui-même, et non comme on a voulu le faire croire d'une infirmité atavique de l'imagination du « Berbère ».

Un recueil de la littérature populaire marocaine reste à faire. Il convient avant tout d'approfondir l'analyse de la narration traditionnelle et de se confiner dans l'étude de quelques styles personnels. Comme nous l'avons signalé précédemment [16], la participation de conteurs professionnels s'impose.

Il faut aussi mettre en évidence la technique concrète de la représentation :

— accompagnement musical du récit (variant avec les régions : deux flûtes de roseau dans l'Oriental, guembri dans le Rif, etc.);

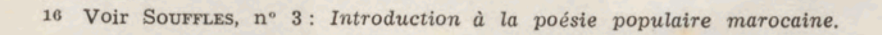
— représentation théâtrale accompagnant le récit.

a) représentation non figurative, consistant dans des mouvements du corps à signification universellement établie ;

b) chorégraphie figurative, mimant plus ou moins schématiquement certains des épisodes du récit (dans les récits à thème comique notamment).

A VENIR :

— *LA TRADITION ORALE*
— *BIBLIOGRAPHIE. ....*



16 Voir SOUFFLES, n° 3 : *Introduction à la poésie populaire marocaine.*



Photo Melehi

chronique

Diwan Sidi Abderrahman Mejdoub de Taïeb Seddiki

par a. laâbi

La quatrième représentation de la pièce de Taïeb Seddiki : « Diwan Sidi Abderrahman Mejdoub », au Théâtre Municipal de Casablanca, s'est déroulée avant et au cours du spectacle dans une atmosphère à la fois imprévisible et inhabituelle dans le piétinement morne de la vie théâtrale et d'une manière générale culturelle au Maroc.

Pendant que le guichet était encore pris d'assaut par une foule nombreuse, les comédiens étaient installés sur scène. Pas de rideau. Public et comédiens échangeaient divers propos accentués par un chant ou une attaque de tambours.

La représentation débuta bien plus tard que prévu après un vote dans la salle. Et l'enchantement commença, s'installa, oppressant tout sens critique, tout intellectualisme.

C'est cela qu'on peut appeler communication.

Le projet avait été le suivant : présenter dans le genre du Bsat le « Diwan de Sidi Abderrahman Mejdoub », poète populaire du 16me siècle (mort en 1565) dont l'œuvre orale continue, malgré toute cette distance temporelle à être présente dans la vie quotidienne des peuples marocain et magrébin.

Comme beaucoup de célébrités magrébines, comme pour Ibn Khaldoun par exemple, El Mejdoub est aussi un de ces héros que chaque pays du Maghreb revendique et qui, par l'instabilité de leur vie, leur errance au hasard des pouvoirs, des exactions ou simplement par goût de l'aventure et de la connaissance ont livré à chaque portion de la terre maghrébine un legs qu'elle conserve comme partie constitutive de son patrimoine. Une personnalité comme celle de Mejdoub, démontre bien une communauté linguistique, psychologique et culturelle dont les peuples maghrébins sont conscients et qui s'impose assurément lorsqu'on aborde ces problèmes avec le sens critique nécessaire, avec l'esprit refondateur des sciences humaines coloniales. Ainsi, si Mejdoub est né à Tit, sur la bordure du Maroc Atlantique, entre El Jadida et Azemmour, si la langue où ont été conçus ses quatrains a été influencée par le dialecte arabe algérien, s'il a passé une partie de sa vie en Tunisie et en Algérie, nous voyons largement qu'un souffle commun a traversé le Maghreb, que ce sont les réalités maghrébines dans leur ensemble qui sont concernées, passées au filtre d'un esprit et d'une psychologie exceptionnels et transmis. La pièce de Seddiki n'a peut-être pas mis en relief cet aspect de l'œuvre et de la personnalité mejdoubiennes. Mais elle avait d'autres mérites.

Le premier, et celui qui a été souvent répété autour de nous c'est d'avoir remis en mémoire, d'avoir redonné une dimension d'actualité à un poète maghrébin authentique dont l'œuvre sauvée partiellement grâce à quelques recueils et monographies était tombée dans l'usage de consommation anonyme. L'œuvre de Mejdoub a nourri les langues populaires maghrébines d'un certain nombre de proverbes, de tournures, de mots et de formes. Mais comme toute œuvre de cette facture, ne comptant que sur la mémoire pour sa transmission et sa sauvegarde, elle s'exposait à la dilution, à la perte de son identité.

La remise en mémoire est incontestable, voire heureuse. Mais elle ne saurait suffire si l'on se contente d'accoler un nom à une œuvre. Il se pose dès lors le problème d'appréciation, de jugement de cette œuvre et de son créateur. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir dans quelle mesure Seddiki est arrivé à réexhumer la véritable dimension de la personnalité, de l'œuvre et du testament humain et littéraire de Mejdoub.

Nous aurons exposé là le premier dilemme et le plus important que cette pièce nous pose.

Les sources.

La première source de la pièce de Seddiki, nous l'avons déjà signalé, est le substrat mejdoubien dans les langues maghrébines d'aujourd'hui. L'utilisation de cette source primordiale peut comporter certains risques (déformations, passages apocryphes). La source consignée et fixe est cependant, de l'aveu de l'auteur, la monographie de J. Scelles-Millie et B. Khelifa « Les quatrains de Medjdoub le sarcastique » poète maghrébin du XVIe siècle (1).

Cette étude est elle-même une synthèse à la fois sélective et enrichie de monographies et de recueils antérieurs, notamment le travail de H. de Castries qui a recueilli le premier les textes arabes de Mejdoub, traduits en français et publiés en 1896, le recueil du Cheikh Mohammed Ibn Azzouz Hakim traduit en espagnol (1956), celui du Cheikh Nour Eddine, professeur à la Médersa d'Alger, enfin l'édition de proverbes de Mejdoub rapportés par M. Ben Cheneb dans son ouvrage « Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb » (1900).

L'étude de Scelles-Millie, si on met de côté son mérite d'avoir réuni les travaux antérieurs et les avoir enrichis de quatrains inédits, n'a rien de particulièrement exaltant. Elle nous rappelle par sa méthodologie, son système des tiroirs, les classiques essais sur les classiques qu'on dissèque en périodes et thèmes. Ceci pour ne pas donner plus d'ampleur qu'ordinaire à une source qui ne saurait être autre chose qu'une matière première.

La création dramatique.

Nous verrons tout à l'heure l'utilisation par Seddiki de cette matière sur le plan scénique. Sur le plan de la création littéraire, de la dramaturgie, il nous a semblé que l'utilisation de la matière poétique et proverbiale a été de peu d'envergure. Seddiki s'est contenté, de son propre aveu d'ailleurs, (et nous apprécions cette honnêteté intellectuelle de sa part) de nous présenter un diwan. Mais la création dramatique est bien différente de l'agencement scénique d'un récital. Et il est bien évident que nous n'étions pas venus écouter un récital poétique. Les audaces scéniques de Seddiki étaient incompatibles avec les limites de ce genre de manifestation.

Concrètement, on pencherait à croire que Seddiki a quelque peu bâclé le fond de création littéraire. Il s'est contenté sur ce plan d'une thématique fidèle à la monographie de Scelles-Millie (morale, amour,

(1) G.P. Maisonneuve et Larosse, Paris 1966 (Réédition).

femmes, amitié, animaux, foi, etc...). Cette thématique, astucieusement sauvée sur le plan scénique par un certain nombre de techniques (rotation des comédiens autour de Mejdoub, système de l'interview du conteur), demeure pauvre sur le plan créateur. Elle sent l'artifice du recueil, son rationalisme pédagogique. Elle ne rend pas toujours compte d'une progression psychologique, d'une aventure personnelle de prise de conscience avec ses hésitations, ses déboires, ses moments d'angoisse et de clarté. Mejdoub a été à plusieurs occasions limité à un simple récitant sans stature. Sa personnalité profonde était dévorée par sa propre littérature.

D'autre part, et notre reproche sera là plus véhément, cette relative pauvreté dans la création dramatique apparaît plus nettement encore dans la mise en situation et du personnage de Mejdoub et du déroulement de l'action. On aurait pu croire à une volonté de l'auteur de faire mouvoir sa pièce et ses personnages dans un intemporel historique pour montrer la pérennité de la présence et de la sagesse de Mejdoub. Mais Seddiki nous permettra de n'en croire rien. L'intemporalité a été rompue à plusieurs reprises dans l'évocation d'événements historiques précis. Nous voulons dire que Seddiki, pour des raisons purement scéniques a ôté malgré lui à l'action et au personnage central une véritable dimension historique. Le technicien chez Seddiki a encore prévalu.

Nous aurions aimé voir dans cette pièce (et cela, seul un dramaturge aurait pu le réaliser) un témoignage plus épais. A ces fins, tout un travail d'élaboration était nécessaire, toute une atmosphère était à créer, toute une série de situations et de rapports aurait dû être préétablie.

Dans ce « Maghreb apocalyptique du XVIe siècle », comme le dit Scelles-Millie, l'aède maudit que fut Mejdoub aurait pu trouver une représentativité, une réalité historique plus grande. Le revers musulman en Espagne, la menace coloniale hispano-portugaise, la désintégration intérieure du pouvoir central, la flambée maraboutique en connexion avec l'emprise des féodalités, l'inquiétude populaire, le déclenchement de ce mouvement de repli qui aura des conséquences si graves sur l'histoire nationale, toute cette acuité de situations révèle l'exceptionnelle aubaine que représente pour nous aujourd'hui un homme comme Mejdoub, témoin oculaire, témoin à la sensibilité si exacerbée. La dimension et l'épaisseur historiques de Mejdoub ont été amputées. L'amputation a porté sur la conscience clinique qu'avait notre poète de la situation sociale et politique du Maghreb, sur son opposition au pouvoir de l'arbitraire, de l'inégalité, de l'exploitation. Au lieu de mettre l'accent sur cet aspect irremplaçable du témoignage de Mejdoub, Seddiki s'est laissé aller aux facilités habituelles pour le plus grand rire du public et pour la revigoration de sa piété : l'acrimonie de Mejdoub envers les femmes, le beau-fils (Molière encore une fois), toute la liturgie hagiographique. Nous ne cherchons pas à chicaner Seddiki sur le fait que même dans une pièce de ce genre il soit arrivé à téléscoper une circonstance (cela n'est pas tellement gênant), mais il aurait dû ne pas faire trop de concessions pour entraîner une communication immédiate et facile, il aurait pu surtout nous restituer une image plus juste de la personnalité exceptionnelle de Mejdoub et du tournant historique non moins exceptionnel dont ce dernier fut un des rares témoins dont le message dénonciateur nous soit parvenu.

La mise en scène.

La réussite fut presque totale. C'est de là que vient l'envoûtement exercé par la pièce sur les esprits les plus critiques. Seddiki a réussi avant tout à triompher de la plus grande difficulté que représente, pour un technicien du théâtre, le traitement scénique de la poésie. Les quatrains de Mejdoub « passaient ». Pour cela, Seddiki a opté pour la mobilité, la trépidation ; il a essoufflé ses comédiens, leur a extirpé

toutes leurs possibilités. Le rythme de la pièce a donné une grande plasticité à la matière poétique, reconnue (surtout dans le cas de la poésie classique) comme matière très peu malléable, statique.

Ce rythme a été obtenu non seulement par un traitement ingénieux de la matière poétique mais aussi par un dosage judicieux de la poésie et du chant. Il a fallu à Seddiki l'adaptation d'un répertoire très riche de chansons populaires marocaines. L'intégration de ce dernier élément a donné à la pièce une intensité rythmique plus variée et plus riche.

L'adaptation du phénomène de la halqa qui fut pourrait-on dire le projet initial de la pièce a été une réussite plus importante encore. Certes, l'idée de cette transposition n'est pas nouvelle. Elle existait dans l'air depuis longtemps, elle a fait l'objet d'analyses, elle existait dans de multiples projets, à l'état fragmentaire dans des pièces antérieures. Mais Seddiki a eu l'avantage de prendre une décision totale, de tenter la véritable expérience. Il a démontré ainsi les possibilités de la halqa et, plus profondément, que l'adoption de la technique traditionnelle n'était pas une fascination folklorique mais bien la reprise en main d'un potentiel artistique très précieux appelé à donner au théâtre marocain des possibilités techniques propres, son véritable souffle. Seddiki a effectué en ce sens une belle démonstration et convaincu ceux qui adoptent une attitude hautaine vis-à-vis de la halqa qu'ils relèguent au rang de divertissements archaïques et grossiers. Mais là encore il y aurait à émettre quelques appréhensions. Seddiki a donné une représentation halqiste dans un théâtre à l'italienne. Pour cela, il lui a fallu beaucoup de courage et d'astuce. Il est arrivé à créer cette intensité de communication de la halqa. Reste à savoir comment il résoudra le problème du dispositif scénique et de la mise en scène dans un théâtre en rond. Enfin, et le problème est alors plus grave, Seddiki qui, au cours de la pièce, fait le panégyrique de la place Jamaâ Lefna, comme source inconditionnelle du théâtre marocain, qui se réclame lui-même comme conteur de halqa, nous a semblé céder à une adoption très peu nuancée. Il ne s'agit pas de contester les principes et la technique de la halqa. Seddiki nous a convaincus de leur caractère révélateur et précieux. Nous visons le contenu de la dramaturgie hlaïqiste qui n'est pas sans receler des anachronismes absurdes. Le travail de bourrage de crâne que font certains conteurs, leur littérature larmoyante charriant les plus dérisoires superstitions, sont peut-être une matière valable pour l'ethnologue. Toute une thématique de la halqa est actuellement nuisible puisque maintenant le statu quo d'une mentalité en hibernation, d'une psychologie élémentaire. Il ne faudrait pas dans cette démarche de reprise du patrimoine, tomber dans des raisonnements senghoriens de première heure.

En conclusion, on pourrait dire que le **Diwan de Sidi Abderrahman Mejdoub** ouvre d'immenses perspectives. C'est une pièce-témoin. Elle pose, par sa seule existence, la majorité des problèmes que vit le théâtre marocain à l'heure actuelle et d'autres qui seront amenés, à sa faveur, à être débattus. C'est ainsi qu'elle montre les possibilités techniques qui s'offrent à ce théâtre s'il veut se doter de valeurs propres : la halqa est non seulement un lieu et un dispositif scéniques mais aussi une forme d'expression théâtrale totale, un moyen d'organisation de la plastique humaine dans ce domaine. Cette pièce montre en outre que le handicap majeur de ce théâtre reste la carence en dramaturges véritables du Maroc. Elle a montré enfin les possibilités incontestables de la langue dialectale nationale pour la communication du théâtre.

Toute cette critique demeure tributaire de la connaissance du texte écrit de la pièce qui n'a pas encore été réalisé. Cette connaissance nous permettra certainement de compléter notre communication avec une œuvre que nous saluons comme un événement dans les balbutiements de notre théâtre national.

CREATION DE LA COLLECTION « ATLANTES »

Le comité de SOUFFLES vient de créer une collection littéraire intitulée ATLANTES.

Cette collection dont nous sortirons 4 plaquettes par an, nous permettra de publier intégralement les textes des poètes et écrivains de la revue, textes que nous sommes souvent obligés de couper, vu la limite des pages que nous avons dû nous assigner pour des raisons matérielles.

ATLANTES permettra aussi de résoudre modestement le problème si épineux de l'édition qui se pose dans notre pays et fera connaître plus largement nos écrivains marocains et maghrébins ainsi que les écrivains étrangers que des affinités authentiques lient à notre groupe, par des textes complets, représentatifs de leurs préoccupations et de leur écriture, bref de leur voix propre.

Les plaquettes seront distribuées dans les librairies. Mais pour que nous soyons mieux assurés de la réussite de cette entreprise, nous invitons nos abonnés et nos lecteurs à souscrire à l'avance comme pour SOUFFLES des abonnements à cette collection.

Vient de paraître :

JE I, de Bernard Jakobiak (couverture : M. Chebaa)

A paraître :

Plus haute mémoire, de E.M. Nissaboury

Atavismes I, de A. Laâbi

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom .... Prénom ....

Adresse .... Ville .... Pays ....

Veuillez m'inscrire pour .... abonnement(s) à la revue Souffles
à la collection Atlantes

	SOUFFLES	ATLANTES
Afrique du Nord ..	10 DH - Soutien 50 DH	10 DH - Soutien 20 DH
Etranger	20 DH - Soutien 50 DH	20 DH - Soutien 20 DH

....

Somme que je verse à votre C.C.P. : Souffles, Rabat, 989-79, ou que je vous adresse par mandat-poste ou chèque bancaire à l'ordre de « SOUFFLES » — 4, Avenue Pasteur — RABAT — Maroc.

Achevé d'imprimer sur les presses
des « Editions Marocaines et Internationales »
11, av. de Rabat a Tanger

RESERVÉ A LA RÉGIE DES TABACS

CIGARETTE
SORAYA

IMPRIMERIE
E. M. I. - TANGER